But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

VOUS SOUHAITE UNE TRÈS BONNE ANNÉE ET VOUS PRESENTE

TROISIÈME HOMME DANS LE RING

SOUVENIRS INÉDITS DE R. SCHEMANN, L'ARBITRE FRANÇAIS N° 1

LES HAVRAIS DÉCHAINÉS SUR LA PELOUSE DU PARC

RACING-LE HAVRE (2-6). Les Normands, déchaînés en attaque, n'oublièrent pas de se couvrir. Sur chaque action dangereuse des Parisiens, les demis du Havre se repliaient pour épauler leur défense. Bellot et Gudmundsson (de dr. à g.) sont battus par Bihel, Hassouna et Devroedt (de g. à dr.). (Photographie A. Richou.)

30 francs
16 pages - N° 330
Lundi
31 Décembre 1951
Afrique du Nord, avion .. .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 55 c.
Espagne .. pes. 6 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Au tableau d'honneur de 1951

PUIG-AUBERT

L'arrière inamovible du XIII de France, Puig-Aubert, a enthousiasmé les Australiens, qui le considèrent comme un magicien.

Louison BOBET

Champion de France, Louison Bobet a conquis ses galons d'as international en remportant deux belles épreuves en Italie.

Georges DAMITIO

Georges Damitio, « Monsieur deux mètres », certainement le sauteur le plus régulier du monde, est champion d'Australie.

Jean BOITEUX

Jean Boiteux est la grande révélation en natation. Vainqueur de Jany sur 400 m. et co-recordman du monde 4 × 200.

Raph. GEMINIANI

Raphaël Geminiani, l'énergique routier, a réalisé une grande performance, en terminant 2e du Tour.

Maurice DIOT

Maurice Diot, que l'on considérait comme un redoutable sprinter, a gagné en champion Paris-Brest-Paris.

Attilio REDOLFI

Attilio Redolfi, coureur complet, a collectionné les victoires. Doit être classé 2e routier derrière Bobet.

B. GAUTHIER

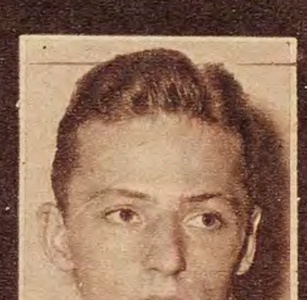
Le fougueux Bernard Gauthier a triomphé, contre toute attente, dans le pénible Bordeaux - Paris.

P. BARBOTIN

Lieutenant de Louison Bobet, Pierre Barbotin a affirmé sa personnalité dans le Tour qu'il termina 6e.

J. BELLENGER

En succombant de peu, devant Harris, au championnat du monde, J. Bellenger s'est hissé au 1er plan.



P. DUMESNIL

Pierre Dumesnil est devenu rapidement notre meilleur brasseur orthodoxe. Il sera un espoir aux Jeux.

C. D'ORIOLA

Le fleurettiste Ch. d'Oriola a effectué une très brillante rentrée en 1951.

R. JONQUET

Le demi centre rémois R. Jonquet fut l'un des artisans du « nul » d'Highbury.

R. VIGNAL

R. Vignal, l'acrobatique portier national, est une vedette du football.

Gilbert BOZON

Le jeune Gilbert Bozon, spécialiste du 100 mètres dos, a montré qu'il était bien le digne successeur de Georges Vallerey.

Ignace HEINRICH

Les progrès réalisés par l'athlète strasbourgeois Ignace Heinrich ont été sensationnels. Il peut lutter avec les Américains.

J. BARATTE

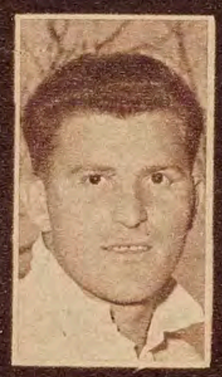
Jean Baratte conduit toujours avec maestria l'attaque du onze national.

J. GRUMELLON

L'avant centre de Rennes et du onze national est rapide et bon shooteur.

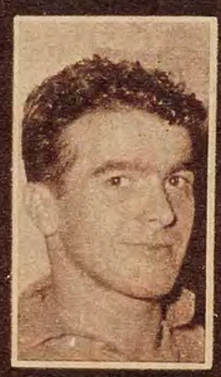
J. D'ORGEIX

Jean d'Orgeix a glané, en France et à l'étranger, de nombreux succès.



J. PRAT

Jean Prat, 3e ligne du XV de France, a fait merveille contre les Ecossais.

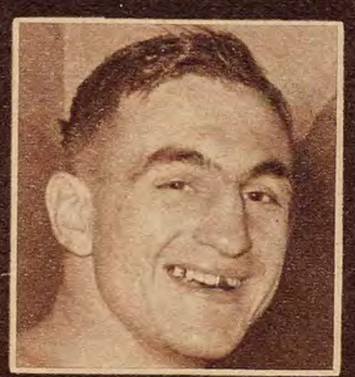


J. MERQUEY

Jacques Merquey, 3/4 centre de notre XIII, est un joueur très incisif.

POMATHIOS

Le grand et spectaculaire ailier Michel Pomathios déborde les défenses.



Charles HUMEZ

Invaincu depuis dix-huit mois, le champion d'Europe des welters, Ch. Humez est challenger de Kid Gavilan au titre mondial.

Raymond DOT

Le gymnaste Raymond Dot, champion de France, cumula les médailles aux Jeux d'Alexandrie. Il en remporta sept.

J. DEBUF

Jean Debuf, champion d'Europe des poids et haltères, s'améliore toujours.

J. COUTTET

Skieur français N° 1, James Couttet portera nos espoirs aux Olympiades.

J. DESSEMME

Le petit diable du basket, Jacques Dessemme est le roi du lancer franc.

... Mais si vous voulez revivre par le menu les faits saillants de l'année écoulée, vous devez avoir en votre possession

LE NUMÉRO SPÉCIAL DE 68 PAGES AVEC COUVERTURE EN COULEURS DE P. ORDNER DE

Mieux qu'un almanach...

But CLUB LE MIROIR DES SPORTS

"LES GRANDS ÉVÉNEMENTS SPORTIFS DE 1951"

Mieux qu'un annuaire...

AU CAS OU VOUS N'AURIEZ PAS PU VOUS LE PROCURER, RÉCLAMEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI A VOTRE MARCHAND HABITUEL, QUI VIENT D'ÊTRE RÉAPPROVISIONNÉ GRACE A UN NOUVEAU TIRAGE (68 PAGES - 100 FRANCS)

MARCEL DE LABORDERIE

LETTRE OUVERTE AU PRÉSIDENT ELUÈRE

Mon Cher Président,

Voici venu le jour du 1er janvier. L'instant est propice pour exprimer des vœux. La grande famille du rugby, qui vit dans l'inquiétude du lendemain, se souvient de la charmante tradition du Nouvel An et veut alors vous souhaiter une grande réussite dans vos entreprises de 1952.

Car nul n'ignore la difficulté et la délicatesse de votre tâche. Il s'agit pour vous de sauver les relations franco-britanniques et, simultanément, de maintenir en vie, je dis bien en vie et non pas dans un état léthargique, le rugby dans nos bonnes provinces de France. Cela n'a l'air de rien, mais nous savons bien qu'il peut y avoir opposition ou contradiction entre ces deux projets. Nous le savons parce que nous n'ignorons pas que les conditions de vie du gentleman écossais ou celles de l'étudiant irlandais sont tout à fait différentes de celles de nos jeunes gens. Les uns et les autres n'ont pas du rugby la même conception, mais ce n'est pas le moment de discuter de savoir si c'est nous qui avons raison ou si ce sont les Ecossais qui sont en retard. Ou alors, si nous nous y attardions, nous serions exposés à l'infortune des moines de Byzance qui discutaient du sexe des anges, cependant que l'on entendait le galop des cavaliers ennemis autour de la ville.

Car la menace de rupture plane sur le rugby français. Je sais que vous n'aimez pas qu'on le dise, mais si je me crois autorisé à le répéter aujourd'hui, dans cette lettre de nouvel an, c'est parce que vous-même vous vous êtes décidé à faire connaître aux membres du Comité Directeur la teneur des lettres adressées par la Rugby Union à la Fédération Française.

Voulez-vous ma pensée profonde ? Vous avez tardé, beaucoup trop tardé à leur faire connaître l'état d'esprit et la nature des reproches des Britanniques. Je sais bien que vous l'avez fait par gentillesse, avec le désir d'aplanir vous-même, tout seul, les difficultés, sans vouloir importuner vos amis provinciaux. Mais voyez ce qui en résulte : la difficulté est plus grande aujourd'hui qu'hier. Vous voulez les persuader qu'il faut renoncer à certaines tolérances, bien plus, qu'il faut condamner certaines mœurs, ces mœurs dont il est impossible de trouver une trace ou une preuve, mais dont tout le monde s'entretient en se donnant des coups de coude dans les hanches ou en s'adressant des clins d'œil entendus. Renoncer aujourd'hui à ces coutumes, c'est demander à un fleuve de remonter à sa source ! Que n'avez-vous éclairé plus tôt vos collègues provinciaux et même toute la presse.

Notre directeur, Gaston Bénac, dont vous ne nierez pas la grande autorité, la sagesse et le bon sens, regrettait, tout dernièrement, dans un bien bel article, que le siège de la F.F.R. ne soit pas une maison de verre. Mais oui ! il avait raison. Aujourd'hui, la Cité d'Antin nous apparaît comme une forteresse aux murs hérissés des défenses les plus redoutables. Pour savoir ce qui s'y passe, il faut franchir je ne sais combien de pont-levis, dont quelques-uns s'abaissent à regret et non sans grincer quelque peu.

Ne le prenez pas comme un reproche, mais comme un regret exprimé sans ambages, simplement et franchement, comme il se doit entre sportifs. Je vous le dis parce qu'il me semble que la tâche qui se présente à vous pour le nouvel an est terriblement ardue. Et moi qui ai tant voyagé, qui, chaque dimanche, visite des clubs de notre Midi, terre du rugby français, qui rencontre chaque semaine des dirigeants d'un dévouement admirable, je vous dis que beaucoup, beaucoup voudraient vous aider. Eux aussi, ils pensent en ce 1er janvier à vous adresser leurs vœux, sincèrement, cordialement.

Car ils souhaitent que notre rugby reste grand ami avec celui des Britanniques, ils savent bien que nous n'avons qu'à gagner à maintenir le contact avec le jeu des Anglais ou des Gallois. Seulement, ils vous demandent simultanément de penser à leur vie elle-même. Vous savez bien ce qu'il en coûte pour équiper quinze joueurs et une équipe seconde. Vous savez combien il est onéreux d'habiller ou de chausser des juniors. Vous savez bien ce que représente l'entretien d'un stade, l'édification de vestiaires. Et vous savez encore — ce qui du reste fait honneur au jeu national que vous dirigez — que c'est le rugby qui, dans nombre de villes et de clubs, fait VIVRE TOUTES LES AUTRES SECTIONS SPORTIVES.

Alors, Cher Président, ne nous donnez jamais plus une formule de championnat comme celle de cette année. Si le mot « championnat » vous fait peur, j'exprimerai simplement le vœu que vous nous donniez une formule de compétition qui laisse les clubs, tous les clubs, en course jusqu'au mois d'avril. J'en connais — s'ils ont le courage de leur opinion, ils vous le diront eux-mêmes — qui trouvent stupéfiant et effarant qu'au mois de DECEMBRE LA VERITABLE SAISON OFFICIELLE soit terminée pour Carmaux, champion de France, pour le Lyon O.U., qui chez lui lutte contre tant de concurrence, pour le Racing, dont le prestige a conquis ou séduit tous les sportifs de France, pour ces autres vaillantes et courageuses équipes qui servent le rugby, comme l'U.S. Bergerac, comme l'U.S. Tyrosse ! et j'en oublie.

Voilà, mon Cher Président, les souhaits, les grands souhaits que je voulais vous présenter pour l'année qui commence : sauvegarde ou sauvetage, à votre choix, des relations franco-britanniques et application pour notre rugby de France d'une formule qui fasse vivre nos clubs.

Ne me dites pas qu'il y a incompatibilité et, si vous l'expliquez aux Anglais, vous verrez qu'ils sont compréhensifs.

Oui, mon Cher Président, amicalement je vous souhaite une bonne année.

Frank Sedgman, le "Melbourne-Express" est le Perry de la génération actuelle

DEPUIS 1933, année triomphante du grand maître ès tennis Jack Crawford, c'est la première fois qu'un Australien se hisse à la première place des tennismen mondiaux. Frank A. Sedgman, qu'on a surnommé le « Melbourne-Express », a brisé l'hégémonie américaine qui était encore solide malgré un « accident » survenu l'an passé en Coupe Davis.

Après un début de saison pénible, Frank Sedgman a accumulé les victoires. Il a enlevé le championnat d'Amérique; il a conservé, à lui seul, la Coupe Davis, que les Américains se proposaient de reprendre. Et comme il est devenu imbattable en double, avec son partenaire Ken Mac Gregor, le « Melbourne-Express » est bien le champion incontesté de l'heure présente.

Né le 29 octobre 1927, Sedgman a tout juste 24 ans. Il est originaire de Mont-Albert, près Melbourne, dans l'Etat de Victoria. Dès sa première jeunesse, il montra des dispositions pour le sport. A neuf ans, il débuta déjà sur les courts, poussé par son père, lui-même ancien athlète et joueur de cricket. En 1937, le jeune Frank, l'aîné des quatre enfants de M. Sedgman senior, remportait son premier titre de champion des écoles de l'Etat de Victoria.

Le blond garçon, grand et élancé, était l'un des meilleurs joueurs de basket de sa région et gagna aussi maintes courses en athlétisme. Mais lorsqu'il fallut se décider, il choisit le tennis, qui est, avec le cricket, le sport national australien.

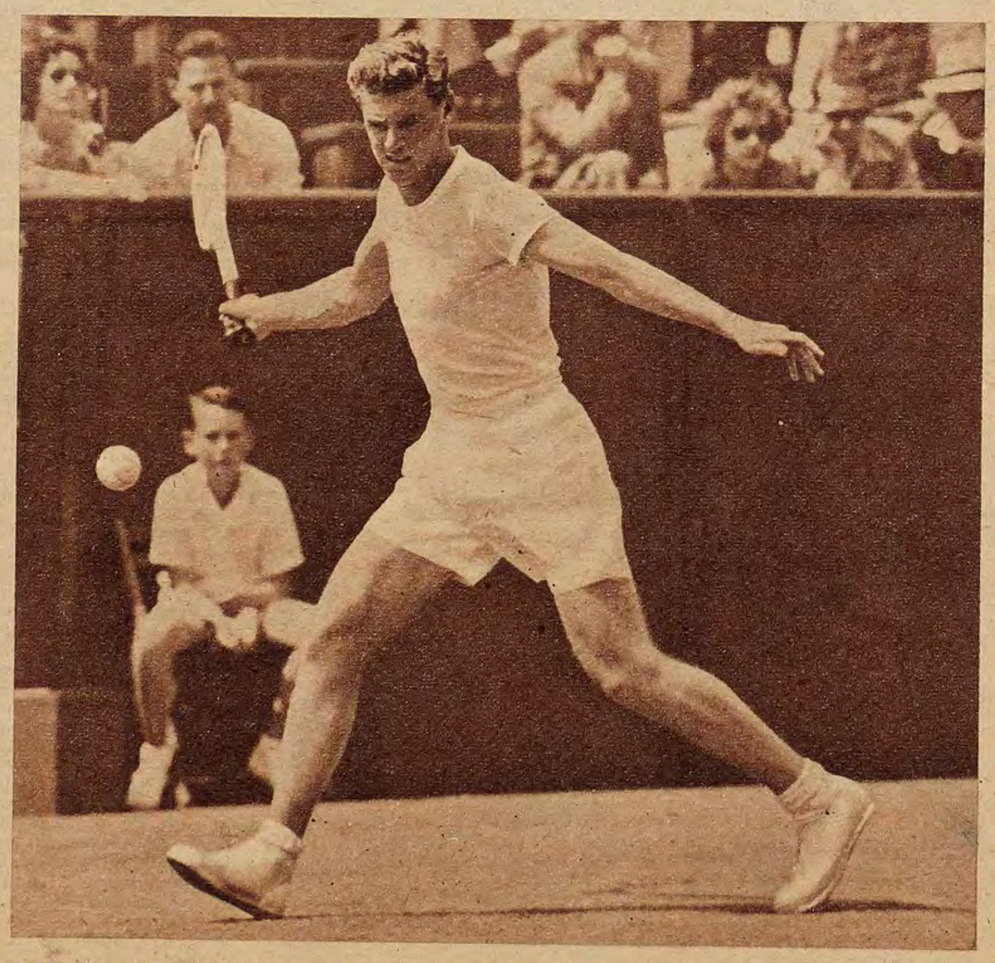
Sedgman était encore un petit garçonnet lorsque Jack Crawford, dont l'influence sur le tennis australien fut prépondérante, dut céder sa place de premier joueur du monde à un magnifique athlète anglais, dont la rapidité de déplacement sur un court dépassait tout ce qu'on avait connu jusqu'alors : Fred Perry, champion du monde de 1934 à 1936. Le hasard veut que le premier Australien champion du monde depuis Crawford soit le successeur désigné non pas par ce dernier, avant tout scientifique, mais de Perry, ce pur-sang qui respirait la force.

Frank Sedgman, qui a 1 m. 80 et pèse 75 kg., est avant tout un athlète qui ne s'embarrasse pas de fioritures, fonce vers le but à la manière d'un sprinter. Son tennis n'est pas du tout « australien », à la manière de Crawford et Bromwich, mais ressemble beaucoup à celui de Perry, facile en apparence, fait d'incessantes attaques à la volée. Mais ce qui fait la valeur de Sedgman, c'est l'extraordinaire rapidité de ses coups et de ses déplacements. Sedgman et Perry sont des « pur-sang », des athlètes devenus tennismen et qui auraient, de ce fait, pu réussir dans n'importe quel autre sport.

Néanmoins, il a fallu à Sedgman, comme à beaucoup d'autres, une certaine maturité. Ses premiers voyages en Europe et en Amérique lui avaient valu des déceptions. Sedgman était encore un espoir en 1949, un éternel second en 1950 et la première moitié de l'année 1951 était loin de le satisfaire, puisqu'il fut écrasé par Drobny à Paris, manœuvré par Flam à Wimbledon, avant de commencer, à Forest-Hills, sa carrière foudroyante.

Le « Melbourne-Express » est imbattable lorsqu'il tient la grande forme, ce qui est le cas actuellement. Ayant atteint, à 24 ans, la plénitude physique qui lui manquait encore, il pourrait rester champion du monde, à moins qu'il ne succombât, comme tant d'autres avant lui, aux tentations du dollar. Jack Kramer, actuellement en Australie comme entraîneur de l'équipe américaine, ne manquera pas de faire des offres alléchantes au jeune Australien pour qu'il rejoigne les rangs des professionnels.

Edgar J. MILTON.



F. Sedgman a été le grand homme du Challenge round de la coupe Davis, à Sidney. Il a gagné ses deux simples et le double. Sedgman va réussir un coup droit.

FRANCE XIII-KIWIS (17-7), à Bordeaux. L'ailier kiwis, Haig (maillot noir), ne peut échapper au puissant plaquage du Marseillais Béraud. Ag.: Poncinet. A dr.: Contrastin (T. t. Bordeaux).

CARRÈRE ET GUILHEM ARTISANS DU SECOND SUCCÈS (17 A 7) DU " TREIZE " DE FRANCE SUR LES KIWIS

Le pilier Bartoletti, dans son style efficace, tente d'éviter Mac Lennan. Mulcare (à droite). vient prêter main-forte.

Une belle ouverture de l'ailier Haig (13) sous l'œil de l'arbitre et du demi de mêlée tricolore Dop. A droite : G. Benausse.

BORDEAUX. — L'équipe de France de rugby à treize a confirmé la victoire qu'elle avait remportée, huit jours auparavant, à Paris, sur l'équipe de Nouvelle-Zélande. Mais le match du Parc des Sports bordelais a été de meilleure qualité que celui du Parc des Princes. Nos joueurs ont d'autant plus de mérite d'y avoir réussi que le temps ne semblait guère propice à des ébats de rugby. Il avait plu tous les jours précédents, la tempête avait même découragé nombre de sportifs de la région (12.000 spectateurs pour une recette de 3 millions et demi).

Le terrain lourd ne s'opposa pas, autant qu'on pouvait le craindre, au jeu à la main. Nous dirons cependant qu'il gêna les Néo-Zélandais dans leur zèle défensif. Les Kiwis ne purent pas bondir aussi promptement qu'à Paris sur les attaquants français et les offensives de notre équipe n'en furent que plus nombreuses et plus claires.

Les avants français menèrent le jeu avec un élan et un esprit d'entreprise qu'on ne leur avait jamais vus. Ils allaient sans cesse de l'avant et prirent l'avantage aux mêlées avec un pourcentage de 31 contre 9 ! Dans la mêlée française, aucun trou, aucune faiblesse. Il en est un qui surpassa ses camarades, c'est Guilhem, d'une fantastique activité. C'est lui qui savait le mieux se replier, en défense, sur le point menacé, c'est lui qui, le plus souvent, attaquait avec Dop ou avec Benausse.

En lignes arrières, deux hommes émergèrent de l'ensemble : d'abord le nouveau venu, André Carrère. Ce diable de petit bonhomme, âgé de 19 ans et demi, réussit des trouées impressionnantes de force et de décision. Il sut parfaitement lancer ses camarades et sa défense fut pareillement intraitable. Vraiment le rugby à treize compte, avec André Carrère, un trois-quarts centre de classe qui pourra, lui aussi, tenir sa place sur le plan international, à égalité avec Crespo et Merquey.

L'autre joueur des lignes arrières à se mettre le plus en évidence fut le demi de mêlée Dop, non pas en raison de ses petites fantaisies ou protestations qui le diminuent en réalité, mais grâce à sa verve offensive. C'est du reste Dop qui réussit, en première mi-temps, à la 20e minute, le premier essai du match. A ce moment, les deux équipes étaient à égalité : 2 à 2. Mais Dop, par une série de feintes et de crochets, échappait à tous ses rivaux, surpris, et son essai donnait l'avantage, 5 à 2, à l'équipe de France. Cet essai eut, du reste, sa réplique dans l'exploit du centre néo-zélandais Baxter, qui transperça la défense française à la suite d'une contre-attaque, courut pendant plus de cinquante mètres poursuivi par Puig-Aubert, Voron ou Carrère et qui, face à Guilhem replié, permit, par un recentrage à son co-équipier Edward, de marquer.

A la mi-temps, les deux équipes étaient donc à égalité : 5 à 5.

Nous parlons des exploits; il y eut aussi des erreurs. L'une d'elles, monumentale, de l'ailier Hugh — par ailleurs excellent — laissa le champ libre à Martin pour marquer un essai. Hugh, attaquant de ses buts, lui fit une véritable passe et Martin, profitant de cette aubaine, parcourut à toute allure les 25 mètres qui le séparaient de la ligne !

Erreurs aussi sont les buts ratés par Puig-Aubert. Car l'arbitre, M. Guiducelli, nous accorda de bien nombreux coups francs : 18 contre 7. Puig-Aubert en réussit tout de même trois, ainsi qu'un drop-goal.

Les ailiers ne furent pas servis autant que de coutume, peut-être en raison du ballon glissant, mais ils ne firent point, aussi, par ailleurs, la même impression que la semaine précédente.

En réalité, grand match de l'équipe de France, malgré l'absence de Brousse et de Crespo.

En seconde mi-temps, les nôtres étaient vraiment les maîtres du terrain, surtout à la fin du match. Aux buts de Puig-Aubert s'ajoutait, en dernière minute, un essai de Contrastin (il est vrai qu'il y eut un en-avant), mais cet essai portait le score final à 17 contre 7.

De notre envoyé spécial :
Marcel de LABORDERIE

LES KIWIS NOUS ONT PERMIS DE MIEUX JOUER QU'A PARIS

par **PUIG-AUBERT**

Capitaine du XIII de France

Le terrain gras a obligé les Kiwis à pratiquer une défense sur l'homme beaucoup moins sévère que lors du match du Parc des Princes. Le jeu a été, de ce fait, infiniment plus aéré.

A Paris, le porteur du ballon était immédiatement plaqué; au stade municipal de Bordeaux, les offensives se développaient plus rapidement. Il faut dire que le troisième ligne Guilhem, qui fit une partie sensationnelle, fut à l'origine de presque tous les mouvements.

Son entente avec Dop fut excellente, aussi bien en attaque qu'en défense. Il est dommage que Merquey, touché au début de la deuxième mi-temps, n'ait pu fournir sa partie habituelle.

Je n'ai pas eu, cette fois, trop de réussite dans mes coups de pied. Le ballon, lourd et glissant, en fut responsable.

C'EST PLUS PÉNIBLE QUE LES « QUINZE » MAIS JE SUIS HEUREUX...

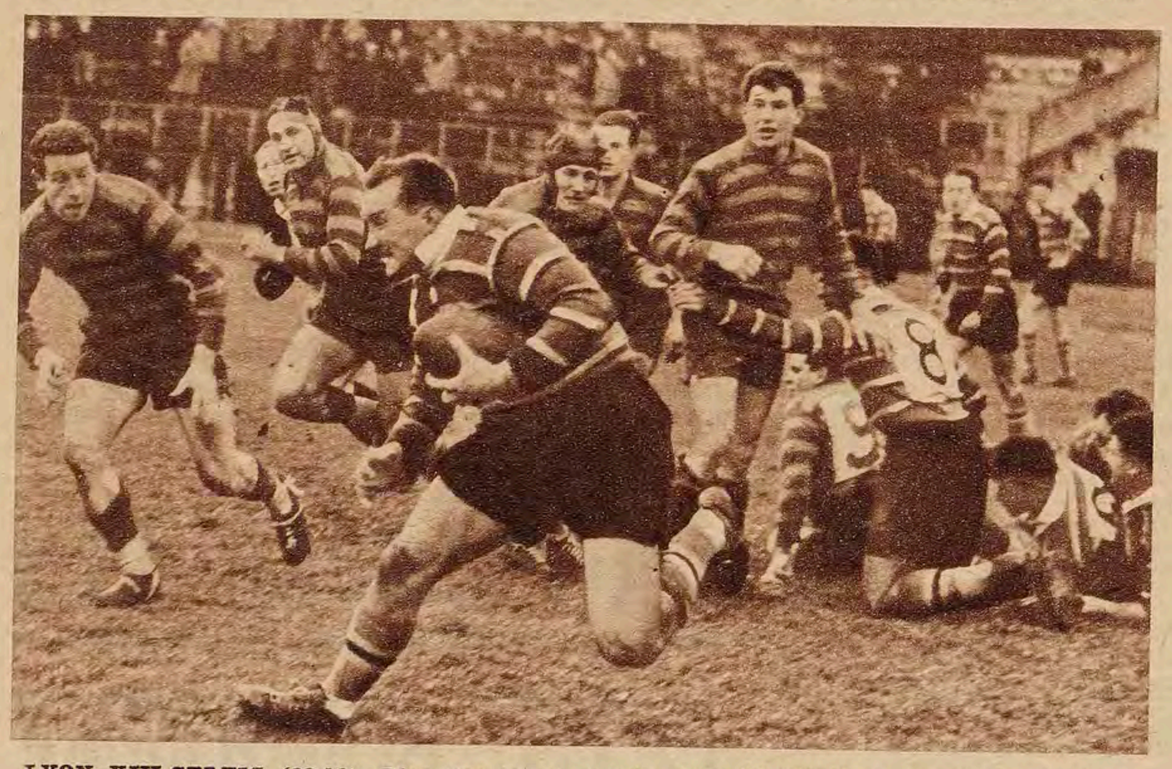
par **André CARRÈRE**

3/4 centre du XIII de France

C'est pour moi une grande fierté d'avoir joué dans l'équipe de France et de ne pas avoir déçu ceux qui m'avaient fait confiance. Je vous avoue que j'étais très ému au moment d'entrer sur le terrain quand on jouait les hymnes nationaux. Je tremblais. Que voulez-vous, je n'ai pas encore vingt ans et je n'ai pas non plus l'âme d'un vieux chevronné. Cette fois, pourtant, c'était plus acharné, plus dur qu'à Pau.

Lorsque, en première mi-temps, j'ai réussi une percée, j'ai bien cru que j'allais faire marquer mon ailier Voron. On a raté d'un rien, plusieurs essais. Mais combien ce jeu à treize est plus dur que le rugby à quinze. Il ne s'agit plus de fignoler mais d'aller de l'avant et de donner le maximum. Et comme on touche souvent le ballon ! Je reconnais que je suis fatigué comme je ne l'ai jamais été.

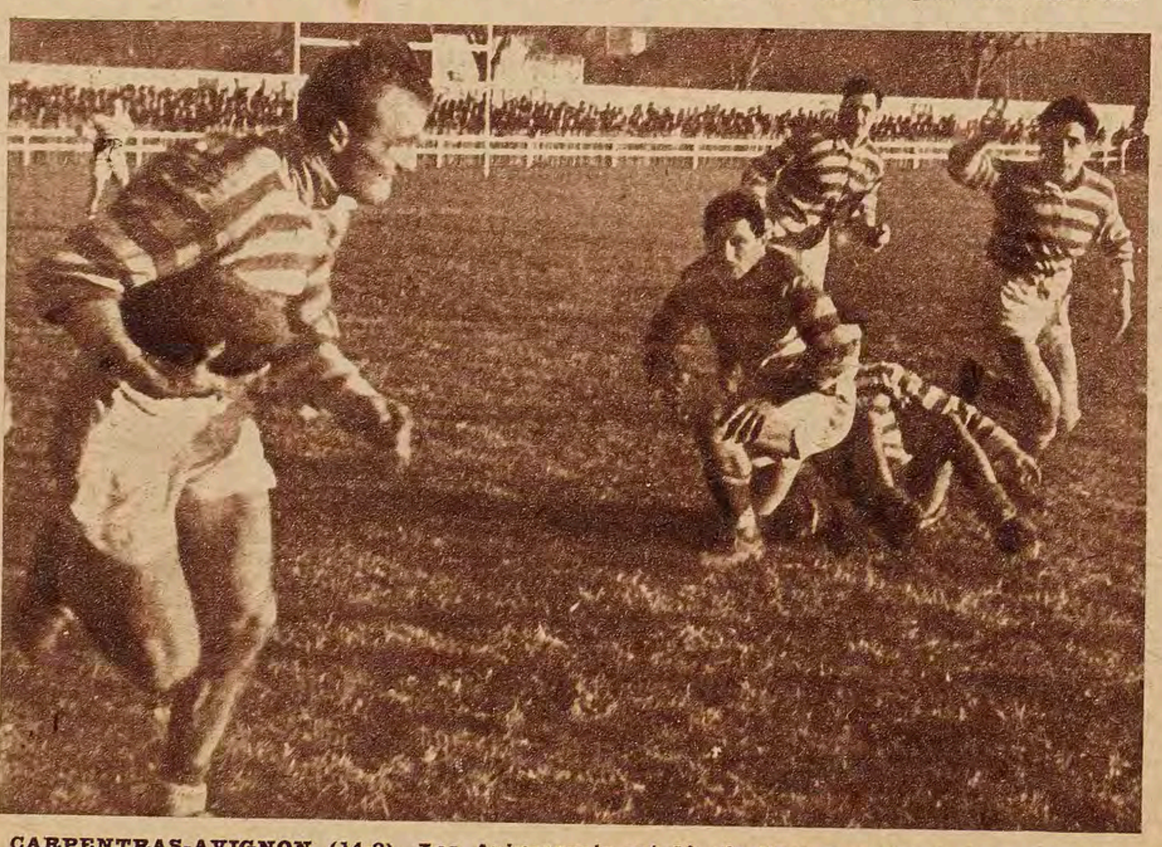
KIWIS-SELECTION COTE BASQUE (32-12), à Pau. English vient d'être « accroché » aux pieds par Eito. De face : Gambrun, prêt à plaquer Boldini, et Bonnacase attentifs à l'action.



LYON XIII-CELTIC (22-12). Bien que les Lyonnais aient été réduits à dix, le Celtic n'a pu s'imposer face aux équipiers de Baldassin qui, ci-dessus, fonce vers les buts des Parisiens.

TOULOUSE-ALBI (12-9). Fabre va être plaqué par Verdier. Der. eux : Cantoni.

CARCASSONNE-CAVAILLON (9-4). Lasalle est arrêté net dans sa course par son vis-à-vis.



CARPENTRAS-AVIGNON (14-8). Les Avignonnais ont dû s'incliner au cours de leur voyage à Carpentras. Ici, le capitaine des Avignonnais, Fabre, s'est emparé du ballon (T. t. Carpentras).

RÉVOLUTION CITÉ D'ANTIN !

SEPT "BLEUS" DANS LE XV TRICOLORE

LES sélectionneurs fédéraux, à l'approche des étrennes, ont été particulièrement généreux pour les joueurs de France B, qui ont battu de belle façon les British Combined Services (14-3), dimanche, à Buffalo.

Pour affronter, le 12 janvier, l'Ecosse à Edimbourg, ils ont titularisé, après le match de Montrouge : Labarthète, R. Bourdeu, Varenne, Chevallier, Labadie, dont ce seront les débuts dans le quinze tricolore.

De plus, Fernand Cazenave retrouve sa place à l'aile gauche.

Si les attaquants ne furent guère étincelants, cela tint beaucoup à l'état du terrain et de la balle rendue très glissante. Par contre, les avants ont mené le match à un rythme très rapide. Ce sont eux qui ont gagné la partie.

En seconde mi-temps, les huit hommes groupés amorcèrent de très beaux départs au pied, dont un se termina par un essai. Il y eut — fait assez rare dans les équipes françaises — quelques mêlées tournées de bon style.

La classe des demis anglais Hardy et Shattleworth, la défense des ailiers Gray et Hart, l'ardeur de Winkins ne purent rien contre la furia du pack tricolore.

Pourtant, le début du match fut en faveur des Britanniques, mieux soudés (ils avaient joué et perdu mercredi contre les célèbres Afrikanders à Londres). Leur supériorité à la touche était évidente.

Par la suite, les nôtres s'organisèrent. Le Bayonnais Labadie approvisionnait largement en mêlée, Furcade et Pargade opérèrent quelques belles percées.

Les deux grands hommes de la journée ont été Labarthète et Chevallier. L'arrière de Pau fut éblouissant d'adresse. Il trouva la touche à coup sûr. Il n'a qu'un mètre soixante-cinq et pèse 65 kgs, mais il est râblé. A côté de lui, Chevallier, poulain de Franquenelle, semble un géant, 1 m. 87, 101 kgs de muscles. Il forme, avec le « moustachu » Racingman Varenne une seconde ligne de classe. « Nous n'avons pas hésité à prendre des hommes en forme », ont été unanimes à déclarer les sélectionneurs.

Le grand point d'interrogation était : « Qui jouera ailier droit ? » Pomathios est blessé, Porthault a abandonné momentanément le rugby. Certains pensaient à Pargade, qui fut le meilleur attaquant à Buffalo. Finalement, ce fut Brun qui fut retenu. Arrière l'an dernier, Brun revient à l'aile, poste qu'il occupa dans son club, Vienne.

Sept nouveaux internationaux ! Les conservateurs de la Cité d'Antin ont opéré une véritable révolution...

Gérard de FERRIER.

DE LABARTHÈTE (65 kgs) A CHEVALLIER (101 kgs)

Robert Labarthète

Né à Gan (Basses-Pyrénées), le 5 octobre 1924. 1 m. 65, 65 kilos. Fit ses débuts comme footballeur, où il occupa le poste de demi centre. Joua demi de mêlée à Lourdes. Champion de France 1948. Est le plus petit du XV tricolore 1952. Arrière de la Section Paloise. Surnommé, pour son adresse, le Puig-Aubert du rugby XV.

Roger Martine

Né le 3 janvier 1930, à Puyo (Basses-Pyrénées). 1 m. 66, 68 kilos. Trois-quarts centre de l'équipe de Lourdes. Sera le cinquième Lourdais membre du quinze national. Jouera au côté de son camarade Maurice Prat. Sera servi par son autre co-équipier Antoine Labazuy. S'est mis en valeur au match de sélection joué à Bayonne.

Antoine Labazuy

Né le 9 février 1929, à Carcassonne (Aude). 1 m. 72, 72 kilos. Fit ses débuts de rugbyman aux Cheminots de Carcassonne et tient le poste de demi d'ouverture à Lourdes. C'est son frère et non lui qui joua chez les treize. A été retenu de préférence à Carabignac pour mieux épauler ses amis Maurice Prat et Martine.

Fr. Varenne

Signe distinctif : n'est pas méridional, puisqu'il est né à Junay (Yonne), le 26 juillet 1926 et porte une moustache de sapeur. Surnommé « Popoff ». 1 m. 86, 86 kilos. Débuta à 16 ans au Racing, où il est encore. Fut remplaçant en 51.

J.-R. Bourdeu

Né le 6 janvier 1927, à Gan (B.-P.). Débuta comme ailier à Pau. International militaire. Bel athlète qui joue depuis 1948 à Lourdes. 1 m. 82, 84 kilos. 2e ligne. Fut remplaçant contre l'Irlande, lors du match joué à Dublin, la saison passée.

Paul Labadie

Né à Bayonne, le 27 avril 1928. 1 m. 70, 70 kilos. Elève de Jean Dauger. Débuts en équipe première de l'Aviron Bayonnais, son club actuel, en 1947, comme talonneur, poste qu'il occupe toujours avec brio en toutes circonstances.

Bern. Chevallier

Né à Moulins, en 1926. 1 m. 87, 101 kilos. Le plus lourd du quinze tricolore. Joue au basket, lance le poids et le disque. Joueur intelligent, très puissant, deuxième ligne à l'A.S. Montferrandaise. Est, sans aucun doute une très grande révélation.

par René SCHEMANN
Président de la Commission des arbitres

L'ARBITRE français n° 1 !

par André POIRIER

TOUT vêtu de blanc, les cheveux bien lustrés, le geste autoritaire, la voix chaude, il évolue avec aisance sous les lumières crues du ring. Vous l'avez maintes fois applaudi pour ses interventions heureuses, pour son esprit de décision jamais pris en défaut. Son nom ? René SCHEMANN. Ses titres ? Arbitre international, Président de la Commission des arbitres français, Président de la Commission des examens de la F.F.B. et, pour nous, arbitre français N° 1, tout simplement. Depuis trente ans, sur le tapis, il joue le rôle du « troisième homme ». Il a officié dans tous les pays européens : en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Autriche, en Hollande, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, en Norvège, au Danemark, et sa tenue a toujours été exemplaire. Combien de matches a-t-il dirigés ? 6.000 ? 7.000 ? Il ne sait plus exactement. Son record personnel est d'avoir arbitré trois championnats d'Europe en quinze rounds, à Berlin, au cours de la même soirée, soit, en tenant compte des minutes de repos, trois heures passées dans le ring. Les grands boxeurs de plusieurs générations ont défilé sous ses yeux. Il les a jugés en expert et en a conservé des détails pittoresques, amusants ou dramatiques. Entre les douze cordes, René Schemann a recueilli une multitude de souvenirs. Ce sont ces souvenirs que « But et Club-Le Miroir des Sports » lui a demandés de conter et dont il commence la relation dès aujourd'hui. « Troisième homme dans le ring » est un récit qui a le mérite d'être vrai et pris sur le vif. Tous nos lecteurs, anciens et jeunes, liront avec intérêt ce témoignage vivant et sincère qui retrace toutes les grandes dates de la boxe et met en scène les noms les plus célèbres du pugilisme international. De Criqui à Robinson en passant par Al. Brown, Marcel Thil, Primo Carnera, Milou Pladner, Eugène Huat, Young Pérez, Maurice Holtzer, Edouard Tenet, Marcel Cerdan, Robert Charron, Robert Villemain, Laurent Dauthuille. Des anecdotes en foule émailleront ces souvenirs et vous feront pénétrer profondément avec René Schemann dans l'intimité des champions qu'il a connus. Le gong a résonné, les boxeurs s'animent ; je cède la place à l'arbitre...

LA voix forte, mais légèrement troublée, qui déchirait un silence de nef, c'était la mienne.

... 7, 8, 9, 10, OUT !

L'homme, un noir, un Sénégalais musclé, gisait à mes pieds. Recroquevillé sur le tapis, il avait la tête enfouie dans ses gants comme pour mieux cacher sa honte d'avoir été « descendu » d'un coup de poing. Il s'était écroulé d'un bloc, littéralement foudroyé par un uppercut au menton dont la force prodigieuse l'avait fait voltiger.

Depuis sa lourde chute, ce corps d'athlète n'avait pas tressailli. Rien n'avait bougé et il semblait que la vie, en lui, ne coulait plus.

« Out ! » Je venais de « compter » mon premier K.O. ! Une émotion indéfinissable m'empoignait la gorge. Tout s'était déroulé avec précipitation. Au deuxième round, cette droite de Gaston Lafont, redoutable frappeur poids moyen, qui, en pleine course, avait touché le nègre, l'immobilisant dans une attitude de vaincu, mon entrée en scène, la joie du vainqueur saluant la foule, les cris, les soigneurs ramassant, emportant puis s'affairant autour d'une masse inerte qui, peu avant, était vigueur et force... Ces images tournoyaient sur un rythme endiablé.

C'était un beau dimanche de l'été 1920, un dimanche heureux ainsi que le sont tous ceux des lendemains de tourmente. La guerre était terminée; on se sentait à l'aise, en route vers une ère de prospérité qui ne pouvait finir. J'avais vingt-cinq ans, l'âge d'or de l'existence, et je faisais mes débuts de « troisième homme dans le ring », au Stade Anastasie, Curieuse ambiance que celle de cette petite arène (aujourd'hui disparue) située en haut de la rue Pelleport !

CHEZ ANASTASIE, LA BOXE SE MÊLAIT A LA DANSE

On y venait en « mordu » autant qu'en voisin et le public pouvait se croire lié aux boxeurs par un degré de parenté. Les gens, habitués pour la plupart, se connaissaient. Ils étaient du quartier et l'on aurait juré qu'ils avaient décidé de venir bavarder « chez Anastasie » plutôt que sur le pas de leur porte. C'était une communauté étrange, un petit monde assez fermé. Ce stade perché sur les hauteurs de Belleville possédait — jugez de la richesse — deux rings : l'un monté dans une salle couverte aménagée pour 500 spectateurs et l'autre sur un emplacement à ciel ouvert où s'entassaient environ 5.000 personnes. Anastasie, propriétaire de l'établissement — il fut également manager de Young Travet, des frères Shaekels, de Jack Walker, puis du poids lourd basque Paulino — savait contenter sa clientèle. Pour mieux la retenir à lui, il avait fait construire, dans le sous-sol, une piste de danse. Si bien que le spectateur de boxe se transformait facilement en valseur. Mais il arrivait aussi que, la tête farcie des exploits aperçus entre les cordes dans le courant de l'après-midi, les danseurs eux-mêmes échangeassent des coups, mais je ne jurerai pas que ce fût tout à fait dans les règles du noble art. Qu'importe ! les samedis et les dimanches, où l'on boxait et dansait dans une atmosphère de guinguette, n'étaient pas mélancoliques rue Pelleport. On s'y imprégnait de K.O., de sang, d'airs d'accordéon, de petit vin blanc bon et pas cher, de camaraderie, d'amour. De quoi satisfaire tous les goûts en somme.

Puisque j'habitais le quartier, j'étais obligatoirement un habitué des réunions du Stade Anastasie. Je suivais passionnément les combats car j'aimais la boxe. Je dois avouer que je ne ratais pas une séance. J'avais ma place, toujours la même; une bonne place.

QUARANTE ROUNDS POUR UN BAPTÊME DU RING !

Tout a commencé de cette façon. De spectateur bien placé, je suis passé aux premières loges, sur le ring, pour occuper la meilleure situation : celle de troisième homme. Et c'est à cause d'Anastasie que j'ai atterri là. Dois-je le dire ? Je n'avais pas cette ambition. Il fallut qu'un jour, alors que, bien installé, je m'apprêtais à profiter du spectacle, le destin, sous la forme du maître des lieux, se planta devant moi :

— Il me manque un arbitre, me dit-il, tu vas le remplacer...

— Le remplacer ? Moi ? Mais je n'ai jamais arbitré...

— Je m'en fous, répliqua Anastasie du ton agreste qui était le sien.

Puis, me désignant le ring :

— Allez, monte là-dessus et n'ai pas le trac...

Le geste était si impérieux que je n'ai pas cherché à discuter l'ordre. Le temps de retirer ma veste, de retrousser mes manches de chemise, et j'étais sur le ring. Drôle de sensation que celle de dominer la foule, d'être en contact, pour de vrai, avec les boxeurs. Je sentais les yeux braqués sur moi. Mais, que faisais-je ? D'un coup je me pris à mesurer l'étendue de ma responsabilité. Arbitre ! J'étais dans la peau de celui qui dirigeait le match, qui était sur le tapis pour contraindre les combattants à respecter les règles sacro-saintes de la boxe, l'homme à qui aucune faute ne devait échapper. A quel malin démon avais-je donc cédé en enjambant aussi vite et sans réfléchir les cordes ? J'étais affolé. Ah ! j'aurais donné cher pour reprendre mon fauteuil, « ma bonne place »... Trop tard ! Les boxeurs étaient déjà au centre du ring, le sort accomplissait son œuvre. Trente et un ans après, je me demande quelle a pu être mon attitude? Je me doute bien que je devais être « raide », gauche, emprunté. Et ces boxeurs qui étaient à tout bout de champ dans mes jambes... ou plutôt moi qui me flanquais dans les leurs. Ils se déplaçaient vite. Je tournais, ils tournaient... ce ring qui me paraissait grand, vu d'en bas, était bien exigu... j'étais gêné, je ne savais plus où me mettre. J'avais le sentiment d'être ridicule et, pourtant, le public, bon enfant, ne m'accabla pas. La chance a voulu, ce jour-là, que les combats soient très clairs. C'était heureux pour moi, parce que j'ai arbitré... quatre matches d'affilée. Quarante rounds de deux minutes ! Pour un baptême du feu, c'était un fameux baptême. Je n'étais quand même pas mécontent de cette performance que je croyais alors sans lendemain. Il s'agissait, assurément, d'un service de dépannage rendu à ce brave Anastasie. On dit çà, oui, et dès qu'un doigt est pris dans l'engrenage, toute la main y passe, c'est bien connu...

Le hasard, qui fait les choses, voulut, à quelque temps de là, que mon grand et regretté ami Léon Bernstein, excellent champion et masseur réputé, soit désigné pour arbitrer un combat à Calais, entre le Nord-Africain Ali Ben Saïd et le Britannique Fred Davidson. Bernstein, que je voyais chaque jour à la Salle Nastors, rue de Malte, où je mettais les gants par plaisir, m'invita à effectuer le déplacement en sa compagnie. Nos femmes étaient du voyage mais ce que je croyais être une agréable partie de campagne entre copains, se changea, pour moi, en séance d'arbitrage. En arrivant à Calais, Bernstein, en effet, m'avait dit :

— Dis donc, puisque tu sais arbitrer maintenant, tu vas te faire la main en dirigeant au moins deux combats, ça me reposera un peu...

Comment faire pour refuser ce service à mon vieil ami ? Je n'ai pas protesté. Je revins de Calais absolument emballé. Par force, j'avais découvert ma vocation. Il n'y avait plus aucune raison d'arrêter et c'est ainsi que je devins l'arbitre attitré des programmes de famille du Stade Anastasie.

Quelle puissance irrésistible m'avait poussé vers la boxe ? Cela remontait à 1909. A l'époque, j'étais apprenti dans une imprimerie de la rue Notre-Dame-de-Nazareth. J'aimais le sport et je vibrais, comme les gosses de mon âge, aux récits des matches fantastiques livrés par Jack Johnson. Le noir venait précisément de corriger Tommy Burns qui, longtemps, s'était approprié, de droit, le titre de champion du monde des poids lourds. Je connaissais par cœur les détails de la rencontre de Sydney. Avant le combat, le prétentieux Burns clamait sa répugnance d'avoir à rencontrer un nègre puis déclarait ensuite qu'il voulait boxer dans un ring de petites dimensions pour que Johnson ne puisse lui échapper...

Le match avait été pittoresque. Les deux adversaires s'invectivaient :

— Pourquoi fuyez-vous, Tommy ? hurlait le noir, hilare. Tapez donc ici, disait-il en découvrant sa poitrine imposante. Il encaissait le coup en souriant et reprenait : Ce n'est pas mal, Tommy, tapez à cet endroit maintenant...

J'AI CROISÉ LES PETIT BONHOMME

Burns, l'écume aux lèvres, le visage boursouflé et labouré, répliquait en le traitant de « chien jaune » et de bien d'autres noms.

Le combat, qui aurait dû se terminer au premier round par la victoire de Jack Johnson, trop supérieur mais qui préférait punir sévèrement son rival, fut interrompu par la police, au 14e round, en faveur du noir. Pour une fois — et je pense que dans les annales de la boxe le cas est unique — les agents de l'autorité rendirent une décision sur un ring.

1909 ! En cet heureux temps, les arrivages de champions américains, dans la capitale, étaient fréquents. Ces magnifiques athlètes se nommaient Willie Lewis, Joë Jeannette, Sam Mac Vea, et animaient les beaux soirs du Cirque de Paris, la salle huppée de l'avenue La Motte-Picquet. Ces réunions connaissaient une grande vogue. Devant un parterre de dandys en haut de forme, habit noir, col empesé et nœud papillon, Willie Lewis, extraordinaire poids moyen, s'attaquait à des adversaires pesant huit et dix kilos de plus que lui et, souvent, triomphait par K.O. C'est en cet endroit qu'eut lieu le match épique qui mit aux prises, en vingt rounds, les deux noirs Sam Mac Vea, vainqueur aux points, et Joë Jeannette.

FAUBOURG DU TEMPLE : PREMIERS COUPS DE POING

Ces soirées brillantes, que les journaux commentaient abondamment, embrasaient l'esprit du gamin que j'étais. Je rentrais à pied de mon travail et, remontant le faubourg du Temple, grouillant d'une activité débordante, je m'arrêtais longuement devant la porte cochère du numéro 99. Ce n'était pas l'architecture de la « Cour des Bretons » (on appelait ainsi la cour du 99) qui retenait mon attention, mais bien la salle d'entraînement qu'y dirigeait, au troisième étage de l'immeuble, le maître Fernand Cuny. Je demeurais en faction devant la porte pour avoir le privilège d'entrevoir une carrure massive, un nez écrasé, une oreille en chou-fleur. Cette vision fugitive me comblait d'aise. J'aurais voulu, moi aussi, serrer une valise dans ma main et avoir l'allure dégagée du monsieur qui vient de jouer avec ses muscles. J'étais curieux de savoir ce qui pouvait bien se passer lorsqu'on franchissait l'obstacle de la Cour des Bretons. J'en rêvais, et puis, un soir, enhardi, je suis monté chez Cuny, pour me rendre compte. Oh ! je n'ai pas été émerveillé par le cadre. Dans une pièce, tout juste assez grande, était installé un ring dont les poteaux venaient presque buter contre les murs. Quand, dans le feu de l'action, un boxeur opérait un mouvement de retrait le long des cordes, sa tête entrait parfois violemment en contact avec la paroi de ciment. Le danger était à la fois dans le ring et hors du ring. Après l'entraînement, chacun prenait son tour pour les douches. Nous appelions « douches » l'évier d'une petite cuisine attenante à la salle; c'est là que nous nous nettoyions. L'évier de Cuny a recueilli bien des confidences. En particulier celles d'un jeune débutant de seize ans nommé Eugène Criqui et dont la rudesse était redoutée de ceux qui, comme moi,

GANTS CHEZ CUNY, EN 1909, AVEC EUGÈNE CRIQUI, UN MÉCHANT, DONT LES COUPS ÉTAIENT REDOUTABLES

croisaient les gants avec lui. Il était très méchant, le petit Criqui, nerveux, hargneux. Ses coups avaient une sécheresse exceptionnelle. Faubourg du Temple, Criqui ne songeait pas encore à la belle carrière qui l'attendait au tournant de la vie. Pas plus que je ne pensais, personnellement, à arbitrer, un jour, son dernier combat. Criqui était loin aussi de prévoir ce qu'il me dirait, huit ans plus tard, en 1917, alors que les médecins militaires venaient de le réformer pour une grave blessure de guerre à la face. Ces paroles désabusées, je les entends encore :

— Tu vois, mon vieux, ma mâchoire ? Je peux dire adieu au ring, la boxe est finie pour moi...

Il semblait s'être fait une raison, ce pauvre Criqui, mais, trois ans plus tard, il partait en Australie pour en rapporter le titre de « Roi du K.O. ». Est-il besoin de préciser qu'une volonté tendue comme un arc habitait ce corps malingre ? Vrai « titi » de Belleville, gouailleur naturellement et sans affectation, Criqui avait un courage extrordinaire. En 1923, il connut les suprêmes honneurs en devenant champion du monde des poids plume. Belle récompense pour un homme affreusement mutilé qu'on croyait — et qui se croyait — perdu sans rémission pour le sport, quelques années auparavant.

D'autres boxeurs s'entraînaient régulièrement en notre compagnie, chez Cuny. Il y avait le poids léger Lucien Dorgueille, habile et parfait technicien; le poids plume Saint-Didier, amusant et charmant camarade, qui s'évada prestement des cordes pour devenir agent électoral d'un candidat à la députation, ce qui est un autre genre de compétition; le poids plume Manceau qui possédait une paire d'épaules qu'aurait enviée un moyen. Celui-ci frappait autant qu'il buvait et, à cause de son incorrigible penchant pour le vin rouge, nous l'appelions familièrement « l'Aramon ». On voyait aussi, dans le ring du faubourg du Temple, un garçon fort et trapu qui fut très probablement le premier grand « moyen » français : Marcel Moreau. Quant à moi, j'étais poids mouche... pour ne pas dire moustique. Mais n'étais-je pas venu là pour développer mes muscles et prendre du biceps ?

LA PAROLE DU "PÈRE CUNY" NOUS FAISAIT RENTRER SOUS TERRE

Tout ce petit monde évoluait sous l'œil exercé de Fernand Cuny, qui possédait franc-parler et voix tonitruante. Cuny, à l'époque, boxait encore. Il avait même rencontré, cette année-là, Georges Carpentier. C'est assez dire. Il voyait tout et ne laissait pas traîner les fautes. Ses rappels à l'ordre, lancés d'un ton dur, cassant, faisaient l'effet d'un plafond qui vous dégringole dessus. Cuny hurlait :

— Regarde tes jambes... Pas comme ça ton direct du gauche... Si tu étais bien couvert, jamais tu n'aurais pris ce coup au menton...

Il avait tout un arsenal d'autres phrases bien senties en réserve. Depuis : « Quand vas-tu te décider à me donner un crochet correctement ? », jusqu'à : « Il faut boxer avec ses poings, mais réfléchir avec sa tête ».

En présence de Cuny, nous avions la frousse et cela nous incitait à bien travailler pour ne point s'attirer la réprimande du professeur. Un grand moment passait sur la salle lorsque le maître enfilait les gants pour enseigner. Alors, l'entraînement devenait du grand art. La boxe paraissait limpide, facile à apprendre, mais nous avions beau ouvrir les yeux, nous répétions nos erreurs. Il fallait entendre le « patron » rouspéter un grand coup ! Brave Cuny ! Nous l'aimions; nous lui portions une affection sincère. Je ne regrette pas — et j'imagine que ceux qui sont passés dans ses mains n'ont jamais regretté — les leçons qu'il m'a données. Il fut le « grand maître à boxer », un remarquable meneur d'hommes, le conseiller des amateurs français jusqu'à sa mort. Il était dans le coin de Despeaux et Michelot, à Berlin, aux Olympiades de 1936, et son expérience, sa compétence pesèrent beaucoup sur leur victoire. Fernand Cuny illustrait parfaitement bien cette formule lapidaire qui veut qu'un combat se gagne à la fois dans le ring et dans le coin, pendant la minute de repos.

Unanimement apprécié, cet apôtre de la boxe fut honoré en un gala monstre (auquel tous les champions en exercice et Georges Carpentier lui-même participèrent), dont le bénéfice fut versé à sa veuve.

Il était très normal que la boxe célébrât la mémoire d'un homme qui l'avait bien servie en lui donnant le meilleur de son être.

ARBITRE "RECONNU" PAR LA FÉDÉRATION

Longtemps encore, j'ai persévéré à l'entraînement, mais, si la vraie boxe, gants aux poings, était terminée pour moi, le ring était toujours ma faiblesse. Il avait un pouvoir attractif vigoureux qui ne me laissait pas en repos. Je devais fatalement y remonter pour officier. C'est en 1923 que je devins arbitre reconnu par la Fédération. Sur ce tapis feutré, imprégné de résine, j'ai vu défiler une ribambelle de pugilistes. Carrières éphémères ou durables, zébrées de coups d'éclat ou ouvertes à l'abîme. Variations insondables de la forme; cela tient un peu de la magie, mais je ne connais rien de plus chaud, de plus vivant. Il m'est pourtant arrivé de diriger des combats où la drôlerie l'emportait sur le drame; d'autres aussi où les deux se trouvaient paradoxalement liés. Le comique, d'ailleurs, n'habite-t-il pas souvent aux confins des larmes ? Il me revient en mémoire une anecdote vécue chez Anastasie, durant un combat de poids mouche. Un petit malin apostropha ainsi son adversaire : « Tu as entendu ? L'arbitre a dit break... ». Etonnement de l'autre qui n'avait rien entendu (et pour cause, puisque je n'avais rien dit), mais écarte complaisamment les bras et... encaisse une solide droite au menton qui le fait vaciller. Au round suivant, le « petit malin » reprend sa chansonnette, mais, cette fois, l'autre réplique : « Ce truc-là, mon pote, on ne me le refait pas... »

Une autre fois, ce fut plus bref et décisif : l'un des adversaires avait ouvert la bouche pour respirer et son protège-dents était tombé sur le ring. Il s'excusa, se baissa négligemment, sans laisser paraître une once de ses intentions, et mit son vis-à-vis, qui avait eu le tort, pendant ce temps, de bayer aux corneilles, proprement K.O. Que vouliez-vous que fît l'arbitre ? Il compta...

Et ce match de poids moyens, en éliminatoire du Tournoi des Novices à l'Alhambra Gymnase ? L'un des boxeurs s'élança sur son adversaire... qui fit un pas de côté. Résultat : l'agresseur s'étala sur le ventre et l'autre s'agenouilla au tapis avec précipitation en le frappant. J'eus un mal fou pour les séparer, mais l'assistance fut en joie.

Je pourrais ainsi conter une foule d'histoires saisies au vol en arbitrant de petits combats d'amateurs, mais je pense qu'il est préférable de vous faire grâce de ces premiers temps qui m'ont surtout servi à me familiariser davantage avec ma fonction. Les « classes » que je devais effectuer pour être « reconnu » par la Fédération étaient indispensables. Je me faisais donc « la main » dans les salles de moindre importance comme le Ring Cadet, Paris-Ring, « La Fourmi ». Pourtant, avec l'habitude, l'assurance vint et dès 1924, la F.F.B. me reconnut apte au service. A partir de ce moment, je suis monté sur le ring en représentant officiel de l'organisme qui régissait la boxe en France. Ce nouveau stade dura deux années. Ce n'est, en effet, qu'en 1926 que je fis mes débuts d'arbitre officiel aux réunions de la Salle Wagram. Le second combat de la soirée m'était presque toujours réservé; le premier étant assuré par mon camarade Henri Bernstein.

J'aimais et j'aime encore l'atmosphère cordiale, le décor désuet de la salle de l'Etoile. On s'y sent entre soi; on touche le public, là, tout proche, et les galeries surplombantes, noyées dans un nuage opaque, supportent des grappes humaines vibrantes, coléreuses ou enthousiastes mais pas indifférentes. Je ne remonte d'ailleurs jamais sans une certaine émotion sur ce vieux ring de Wagram auquel me lient tant de souvenirs.

JE PASSE EN VEDETTE AU CIRQUE DE PARIS

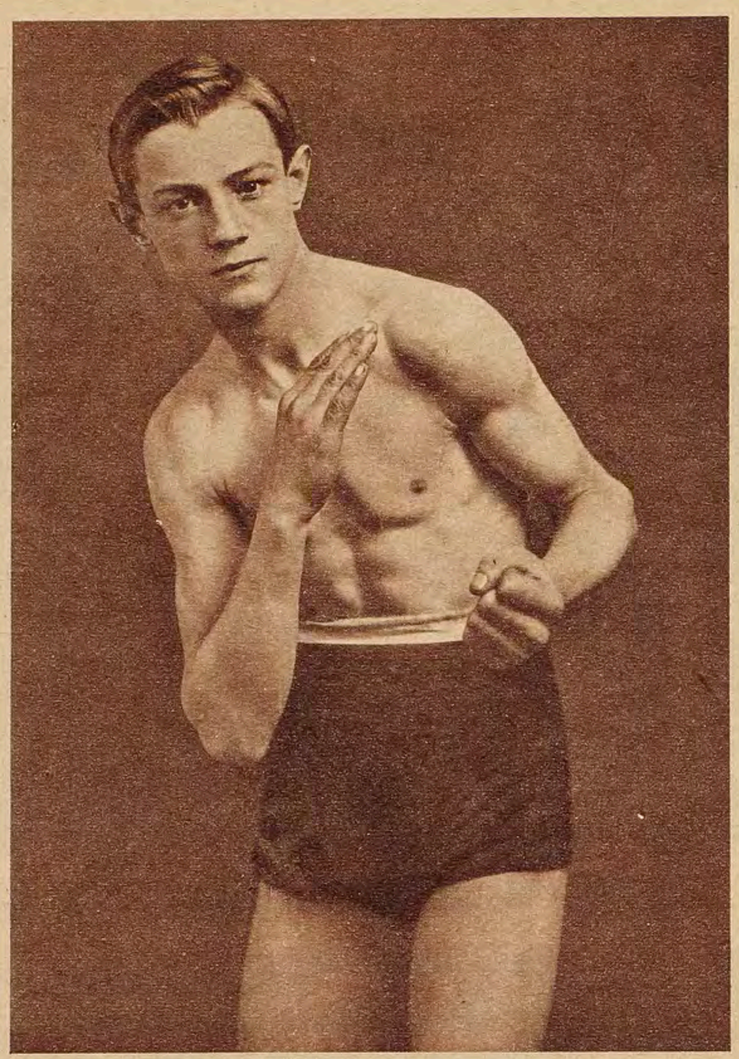
Mes aspirations étaient de diriger, un jour, un grand combat, mais il fallait que j'attende patiemment mon tour. On ne brûle pas comme cela les étapes sans faire ses preuves sous les feux de la rampe. Je croyais donc accéder, après une période de rodage, au match vedette de Wagram mais c'est de l'autre côté de la Seine, au Cirque de Paris, que cette distinction m'échut.

Qu'on me permette de préciser qu'à cette époque, la Fédération n'intervenait pas dans la désignation des arbitres et des juges. Cela se passait différemment et en deux temps : les organisateurs avaient le droit de choisir l'arbitre, et les managers des boxeurs chacun un juge. Cette façon de procéder n'altérait en rien la probité des gens désintéressés que sont les officiels d'une rencontre. En ce qui me concerne, j'avais été remarqué par le matchmaker Dumas manager de Kid Nitram), qui élaborait les programmes de l'avenue La Motte-Picquet pour le compte de Boyer, ancien propriétaire du célèbre camp de Manitot. Dumas me fit part de son projet, en parla à son patron, et m'annonça qu'il retenait mes services pour le gala du 22 novembre 1927. J'appris alors que j'allais avoir à arbitrer Al Brown-Scillie. Rien que ça ! Mince de cadeau. Pour mes débuts dans une arène « select », j'entrais dans le jeu avec la merveille noire, l'araignée de Panama, ainsi qu'on l'appelait, et le champion d'Europe, le Belge Henri Scillie, demi-frère de Gustave Roth, le talentueux poids moyen.

J'avoue que si cela me flattait beaucoup, j'étais, par extension, dévoré d'inquiétude. Aurais-je suffisamment d'autorité pour me faire respecter? Allais-je être à la hauteur de la situation ? N'allais-je pas me laisser mystifier par les « ficelles » utilisées opportunément par ces deux champions ? Toutes ces questions me taraudaient l'esprit. Durant la semaine précédant le combat, j'ai vécu des instants d'angoisse, me demandant si j'avais eu raison d'accepter. Mais je ne pouvais pas reculer.

LA SEMAINE PROCHAINE :

SI J'AVAIS DISQUALIFIÉ AL. BROWN, J'AURAIS PRIVÉ LE BELGE SCILLIE D'UN SUCCÈS



L'œil vif, le muscle sec, voici le petit poids coq E. Criqui, dressé sur ses ergots, tel qu'il était avant la guerre de 1914.

Le visage ravagé par une blessure récoltée dans les tranchées, Criqui remonta sur le ring et fut champion du monde.

RACING-LE HAVRE (2-6). Ruminski, le gardien de but normand, s'empare du ballon devant l'ailier gauche parisien Moreel. Ce dernier fut tout au long de la partie sévèrement marqué par Albanesi qui le domina. A g. : Le Havrais A. Bihel, qui fut très sûr.

Sur un centre de Meersman, Waloryzek (à terre, devant Lamy) a
les jambes, au centre. Echappant à Krupski (à dr.), Saunier l'a r

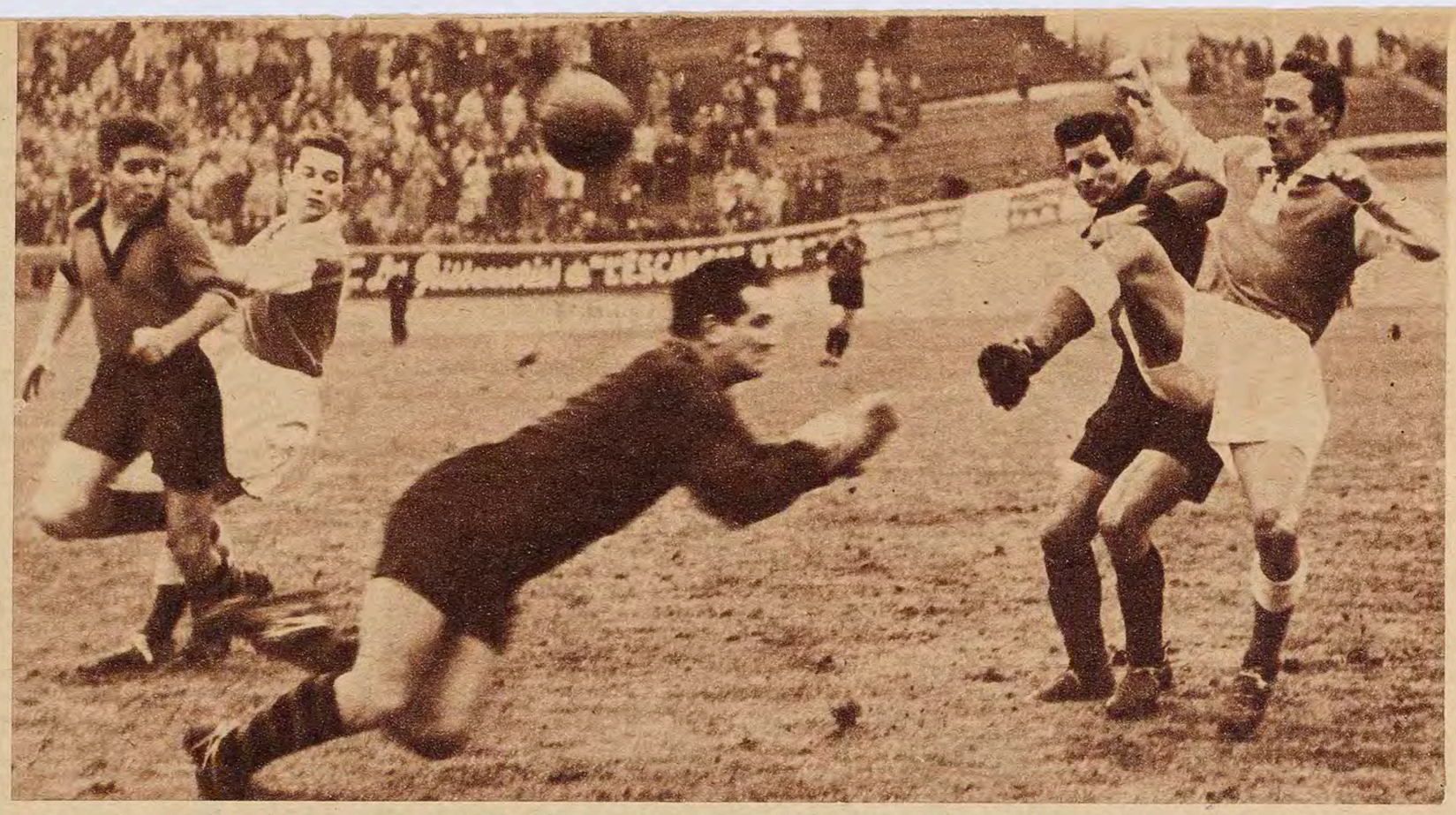
SOCHAUX-LENS (3-1). Le goal lensois Duffuler ne s'est pas laissé surprendre et stoppe un tir de Salzborn que masque Marresch. Au centre : Wattecamps et Louis qui se replie (Tél. tr. de Sochaux).

NICE-ROUBAIX (2-1). Alerte sur les buts de Roubaix. Frutoso, replié, dégage de la tête. centre : Meuris, crispé, se préparait à intervenir. A droite : Da Rui (Tél. transmise de Nic

LYON-STRASBOURG (2-3). Haan, après avoir dribblé Sauveur Rodriguez, shoote. Lergenmuller bloquera. Au fond : Vrand (Tél. trans. de Lyon).

AMIENS-LE MANS (3-0). Paillière, qui effectuait ses débuts dans l'équipe d'Amiens, fut un avant centre combattif et puisqu'il marqua deux buts. Il avait échappé à son garde du corps Leseignoux (à g.). A dr.: Le Manceau Subileau d

ant Lamy) a subtilisé la balle à Vignal dont on aperçoit Saunier l'a reprise et marque le 4e but de son équipe.



REIMS-RENNES (4-0). Rouxel, portier de Rennes, a plongé trop tard. Malgré l'opposition de Nuevo, le Champenois Appel a déjà shooté. Appel, qui marqua un but, remplaça Paul Sinibaldi comme gardien de but au bout de 35 minutes de jeu. A g.: Lepage et Penvern.

de la tête. Au smise de Nice).

Le jeune goal bordelais Astresse, qui fit une excellente partie, à Lille, s'empare du ballon malgré la charge de Baratte.

TERRAIN LOURD, GLISSANT, MAIS MATCH DE QUALITÉ

LILLE ET BORDEAUX (2-2) ONT SENTI, TOUR A TOUR, LE VENT DE LA DEFAITE

LILLE. — Les sportifs lillois, belges et même hollandais qui ont suivi les évolutions des équipes de Lille et de Bordeaux, n'ont pas manqué de souligner leur satisfaction devant le spectacle très attrayant, vif, athlétique et varié qui leur fut offert par les deux belles formations en présence.

Sans un moment d'arrêt pour souffler, malgré une folle dépense d'énergie, négligeant la pluie fine qui tomba pendant les trois quarts de la partie, et faisant fi du terrain lourd et glissant, elles donnèrent leur maximum jusqu'au sifflet final pour arracher un succès qui se refusa à l'un comme à l'autre camp.

Le résultat nul (2 à 2) fut bien accepté de part et d'autre et tranquillisa les partisans des deux camps.

Lille avait eu deux fois la peur de perdre, puisqu'il fut deux fois mené à la marque. Bordeaux, qui joua avec dix joueurs seulement (Meynieu, sorti du terrain par

De l'un de nos envoyés spéciaux :
Lucien GAMBLIN

l'arbitre pour avoir donné un coup de poing à l'ailier gauche lillois Lefebvre, qui l'avait bousculé), les vingt-cinq dernières minutes, avait senti le vent de la défaite faire flotter son pavillon.

Mais, si l'on s'en rapporte au nombre d'attaques amorcées par les deux équipes, à la quantité de corners concédés par les défenseurs, il faut dire que le onze lillois a eu le plus de chances de vaincre.

Cependant, dans ce débat, de vive et constante animation, où la rudesse, la puissance dans l'intervention sur l'homme et dans la frappe du ballon furent sans cesse évidentes, où les situations variaient très rapidement, les joueurs des Girondins se montrèrent mieux avisés que les Nordistes. Ceux-ci ont manqué plusieurs occasions de marquer — donc de vaincre — par excès de précipitation dans l'attaque du but bordelais, surtout quand il s'agissait de conclure. Au contraire, les Girondins, plus calmes, plus froids — ce qui peut paraître paradoxal, mais n'en est pas moins vrai — restaient stoïques devant l'adversité. Ils endiguaient le flot qui semblait devoir les submerger et, au lieu de dégager leur camp à la diable, ils amorçaient des contre-attaques, par des passes à ras de terre à travers les lignes lilloises. C'est sur une de ces contre-attaques que l'habile et astucieux de Harder marqua le premier but du match.

Ce but troubla fort le onze nordiste et l'obligea à redoubler d'efforts. Lille égalisa par un but magnifique dû à l'international militaire Vincent et, alors qu'on s'attendait à voir les Lillois prendre l'avantage, c'est une grosse erreur du portier nordiste, Val, qui donna un deuxième but aux Bordelais sur un shot de Lukac, cependant fort moyen.

C'est par un but tout de finesse de Janssen que Lille égalisa, alors que l'arrière Meynieu, des Girondins, avait rejoint le vestiaire.

Dirigeants et joueurs des deux camps se déclarèrent satisfaits du résultat après la partie. Ils ajoutèrent même que l'arbitrage de M. Tordjmann avait été bon. C'est là un jugement qui résume ce match qualifié, à Lille, de match de bon ordre, digne du football professionnel.

Les joueurs qui se firent le plus remarquer furent, pour Lille, Van der Hart, Vincent, Sommerlynck, Baratte, et, pour les Girondins, Astresse, Swiatek, Mérignac, Gallice, de Kubber et, surtout, de Harder.

Le record de la recette pour un match à Lille a été battu : 4 millions 754.000 francs pour 23.800 spectateurs payants.

ombattif et adroit Subileau dégage.

Baratte, qui venait d'être bousculé, est tombé, avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, son équipier Vincent (au centre) s'est emparé du ballon et l'a logé dans les filets girondins. De g. à dr.: Astresse, Mérignac, Meynieu, M'Barek, Vincent, De Kubber, Baratte, Swiatek.

CARTER, MATTHEWS, FINNEY, PIOLA, BEN BAREK

sont les footballeurs qui m'ont le plus impressionné au long de ma carrière

par Jean BARATTE

LE match de Florence nous barrait la route de Rio de Janeiro et il n'était plus question d'aller se baigner sur la plage de Copacabana, rêve un moment entrevu. Les responsables de la 3 F, cependant, n'avaient pas renoncé à un repêchage possible, et, après bien des conversations, on apprit que la France était invitée à Rio !

Une liste de sélectionnés possibles fut dressée secrètement et les sélectionneurs, afin de « roder » les hommes susceptibles de jouer à Rio, décidèrent d'aligner à Bruxelles contre la Belgique un onze dit « expérimental ».

Cette équipe avait la composition suivante : Paul SINIBALDI; FREY, MARCHE; LUCIANO, SWIATEK, BELVER; WALTER, STRAPPE, KARGU, MUSTAPHA, FLAMION.

Les responsables du onze tricolore voulaient se rendre compte des possibilités de certains footballeurs sur qui ils n'avaient pas une idée bien arrêtée quant à leur valeur internationale.

Cette formation ne résista pas à la puissante équipe de Belgique une fois de plus fanatisée par les spectateurs du Heysel, déchaînés. Une lourde défaite, par 4 buts à 1, fut le résultat d'un match qui fit beaucoup jaser.

Immédiatement après l'échec de Bruxelles, la 3 F annonça qu'elle renonçait à envoyer une équipe à Rio. Elle ne voulait pas s'y rendre en parent pauvre...

Cette fois, il n'y avait plus aucun espoir d'aller écouter les sambas dans la baie de Rio...

Ce fut bien dommage, nous aurions réussi certainement, en effet, à nous comporter honorablement dans cette Coupe du Monde où les surprises furent nombreuses, et où la victoire des U.S.A. sur le onze d'Angleterre restera célèbre dans l'histoire du football !...

Tous ceux qui tapent dans un ballon savent que le Haïtien Gaetjens, qui ne joue qu'en réserve au Racing, battit à lui seul les grands maîtres anglais en envoyant la balle dans les filets britanniques d'un coup de tête... à ras de terre, ou presque !

UN HOMME DE CARACTERE : PAUL NICOLAS

LA venue du sélectionneur Paul Nicolas, qui avait uni ses efforts à ceux de M. Barreau et de Jean Rigal, fut très bien accueillie par les joueurs.

J'entends mettre à profit ce dernier chapitre de mon récit pour affirmer quel ascendant M. Nicolas sait prendre sur nous. Il s'y entend pour donner le moral à ses poulains et n'a pas son pareil pour prodiguer des conseils avant un match.

Paul Nicolas, qui fut le meilleur avant centre français de tous les temps, ne me ménage pas ses recommandations. Je n'oublierai pas ses compliments. Avec ceux de M. Barreau, ils comptent parmi les plus précieux de toute ma carrière.

En tirant sur sa cigarette, il a le chic pour vous dire en riant :

— Mais non, mon vieux Jean, quand vous partez la balle au pied, au lieu de...

Et il s'arrange toujours pour terminer ses remarques par un mot agréable : « J'ai bien aimé votre passe en retrait, c'est du bon football comme on doit le jouer », ou bien : « Bravo pour votre tir du gauche en pleine foulée, vous êtes sur la bonne voie... »

Les méthodes de MM. Barreau et Nicolas sont très différentes. A la douce philosophie du premier, M. Nicolas oppose son enthousiasme et aussi son dynamisme. C'est un meneur d'hommes. Avec MM. Barreau et Rigal ils forment une excellente équipe et je suis fier d'avoir bénéficié de leur confiance.

LE RENOUVEAU DES LILLOIS RECONCILIES

LA défaite en finale de la Coupe devant le Racing avait marqué le déclin de l'équipe lilloise. La saison suivante, le Racing nous barra encore le chemin du trophée en nous éliminant en 1/4 de finale. Mais les « ciel et blanc » s'inclinèrent devant Reims en finale (2-0) et, pourtant, ils avaient mérité de vaincre !

Une domination comme on en voit peu pendant toute la première mi-temps, des shots de Gudmundsson et Quenolle sur la barre, une partie sensationnelle de l'excellent Paul Sinibaldi, ensuite, deux buts d'Appel et de Petitfils : le Racing laissait la Coupe aux mains des Rémois après avoir donné l'impression de remporter la victoire avec facilité...

La défaite n'est pas bonne conseillère et malgré notre place de seconds dans le championnat, battus au goal average par Nice, notre formation n'avait plus son bel esprit de camaraderie. C'est là, à mon sens, qu'il faut chercher les raisons de certaines contre-performances.

L'élimination en Coupe, par Valenciennes, mit le comble à notre confusion. Nous étions sortis par un onze de seconde division et les sarcasmes ne cessèrent de pleuvoir sur nous. Cette défaite fit sensation, mais sans vouloir mettre en cause la valeur des Valenciennois, qui se mirent encore en vedette par la suite en éliminant le Racing puis Saint-Etienne et allant en finale, je suis persuadé que si notre formation avait été parfaitement unie, le résultat eût changé.

Le temps de l'amitié est revenu à Lille. C'est ce qui explique peut-être nos bons résultats depuis le début de la saison. Rarement, nous avons été aussi unis qu'en ce moment. Les jeunes de notre formation, Vincent et Lefebvre, se sont mis immédiatement au rythme voulu, et notre ensemble très homogène donne une impression de puissance et de robustesse.

Je ne dis pas que nous avons retrouvé la grande équipe de Lille, non ! pas encore; cependant vous pouvez être certains que nous n'avons pas renoncé à jouer les premiers rôles.

Lille n'a pas fini de briller en tête du football français.

UN MECONNU : L'AILIER JANSEN

JE voudrais ici réparer ce qui me semble une injustice. L'ailier droit de Lille, le Danois Jansen, est un garçon qui n'est pas apprécié à sa juste valeur. Modeste, effacé et travailleur, Jansen est probablement l'un des meilleurs étrangers jouant en France. On dira qu'il ne marque pas beaucoup de buts. C'est vrai, mais il n'a pas son pareil pour attirer à lui la défense adverse et donner la balle à un partenaire démarqué. Lisez tous les comptes rendus de match, vous verrez que Jansen a toujours joué avec efficacité. Ce grand ailier sera un jour revalorisé et alors il y en aura qui diront : « Je l'avais prévu... »

Le cas de Jansen, que je place à égalité avec Gudmundsson, De Harder et l'avant centre marseillais Andersson parmi les grands footballeurs, m'incite à citer les joueurs qui m'ont le plus frappé dans toute ma carrière.

HORATIO CARTER, LE MAITRE DE TOUS

L'HOMME aux cheveux d'argent, Horatio Carter, l'ex-inter du onze d'Angleterre, est le footballeur qui m'a le plus impressionné. Carter, c'était tout le football : dribble, feinte, technique, shot : rien ne manquait à son bagage de « crack » international.

Il s'insinuait dans les défenses adverses et son tir le faisait redouter par tous les gardiens de but. Carter possédait la plus grande classe internationale.

Matthews, le prestigieux ailier droit, Finney, un autre ailier droit, tous deux Anglais, évidemment, sont les autres joueurs dont l'aisance, la pureté du geste, l'allure et les résultats m'ont vraiment séduit. Il faudrait citer aussi Piola, modèle des avants centre, dont j'ai toujours admiré les qualités de réalisation et de mordant. Une équipe qui possédait Piola n'avait pas à redouter une défaite sévère. Le leader d'attaque italien trouvait toujours le chemin des filets...

BEN BAREK L'INEGALABLE

LES joueurs de l'équipe de France, direz-vous, ne vous ont-ils donc jamais fait impression ? Mais oui, bien sûr... et surtout Ben Barek, qui pourrait être classé à égalité avec les super-vedettes que je viens de nommer.

Larbi m'a toujours stupéfié par sa facilité, sa clairvoyance, ses dons d'acrobate de la balle ronde, et son sens du jeu. Quel footballeur ! Il faut jouer ou avoir joué à ses côtés pour savoir à quel point un inter comme Ben Barek quand il est dans un bon jour peut être précieux. Il donne des balles précises, sèches, et aussi faciles à utiliser parce que passées à la perfection.

Ben Barek n'était pas bavard. C'était plutôt un renfermé, non pas un triste, mais bien un silencieux, observant, écoutant tout. Il savait tirer, en quelques mots, après une défaite ou un succès, la leçon du match. Il connaissait vraiment le football. C'était son élément...

Tout naturellement, il me faut parler également de mes « ennemis » directs : les demis centre qui m'ont marqué depuis que je joue et qui ont toujours tenté de me barrer l'accès de leurs filets.

De tous les policemen français — j'ai lutté contre quelques-uns d'entre eux ! — ceux qui m'ont donné le plus de mal (mais à qui j'en ai donné également) sont Jonquet, de Reims, et le meilleur joueur du Racing, Roger Lamy. Ces hommes connaissent leur métier. Ils savent surveiller un avant centre adverse, tout en restant à la fois loyaux et corrects. Pas de charge irrégulière, pas de poussée, une opposition tenace, mais franche.

Nous avons eu souvent des duels farouches, mais jamais un geste méchant n'a été échangé entre nous. Ce sont des rivaux de grande valeur, à qui je tiens à rendre hommage...

LES JEUNES DU ONZE TRICOLORE

JE ne sais pas si je continuerai encore longtemps à commander l'équipe de France, mais tant qu'on me laissera à ce poste, je m'y emploierai de toutes mes forces.

Les résultats obtenus au cours de cette saison ne seront pas sans lendemain.

L'avenir du onze tricolore dont les hommes de base resteront VIGNAL, SALVA, CUISSARD, FLAMION, HUGUET, GRILLON, FIROUD, GRUMELLON, DOYE, STRAPPE, BONIFACI, JONQUET, est tracé.

Et puis, il y a dans la coulisse des jeunes de talent qui ne demandent qu'à imiter l'exemple de Bonifaci et à suivre ses traces. IL S'AGIT DE FERRY (UN DEMI DE GRAND AVENIR), MARCEL (QUI ETONNERA), BONVIN (UN ARRIERE « SORTI » TRES VITE), VINCENT (DEJA TITULAIRE A LILLE), LEFEBVRE (ADROIT ET OPPORTUNISTE). Tous ont de la qualité à revendre et ne resteront pas longtemps dans l'antichambre. Leur classe ne se discute pas.

Avant de terminer ici ce récit de ma carrière, je tiens à remercier une fois encore tout ceux qui m'ont aidé à me « faire » un nom dans le football, à commencer par M. François Bernard, à qui je dois beaucoup, et M. Delezenne, le dévoué dirigeant de Lambersart.

Il m'est agréable, par ailleurs, de rappeler les noms de ceux qui mènent la barque de Lille et en ont fait un grand club : MM. Henno, Kretzchmar, Lemaire, Veroone, Vermael, et, enfin, Georges Berry et André Cheuva.

M. Barreau m'a fait confiance le premier. J'ai toujours essayé de lui donner raison et de justifier son choix : j'ai pour lui plus que de la reconnaissance...

C'est en grande partie pour M. Barreau que nous étions fiers d'avoir tenu les Anglais en échec à Highbury. Le onze tricolore était formé de : VIGNAL; GRILLON, SALVA; BONIFACI, JONQUET, FIROUD; ALPSTEG, BARATTE, GRUMELLON, FLAMION et DOYE.

Nous aurions été heureux d'apporter ce grand exploit à M. Barreau, qui fut le père véritable de l'équipe de France et qui a bien mérité ce surnom.

Le goal Williams, en détournant le tir de Grumellon, ne l'a pas voulu. Tant pis... Un match nul, c'était déjà bien pour cette petite équipe de France, vouée d'avance à la défaite, et qui a montré ensuite à Genève et contre l'Autriche qu'elle n'était pas si mauvaise que ça !

« Cinq cents buts dans la cage »... Et le match continue...

FIN

JEAN BARATTE

MM. Michel Dourlens, 9, rue de l'Eglise, à Mantes-Gassicourt (S.-et-O.), Pierre Werling, sana du Roc-des-Fiz (Hte-Savoie), Daniel Bonnet, Gilles Barraud, à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Maritime), Maurice Raberin, Sainte-Sigoler (Haute-Loire), D. Laborde, à Sacuny, Christian Mac Leod, 13, rue d'Angoulême, à Versailles (S.-et-O.), Pierre Gelé, 106, rue des Flandres, Estrées-St-Denis (Oise), Antoine Vesperini, sana du Roc-des-Fiz (Hte-Savoie), Guy Peton, 20, rue de Paris, à Breteuil-sous-Noye (Oise), Claude Dubois, Saint-Denis-d'Orques (Sarthe), Jackie Vuillot, 13, rue du Jura, à Moirans-en-Montagne (Jura), Joseph Pananrinfo, 13, rue de Mimont, à Cannes (A.-M.), Pierre Kœning, 43, rue du Général-Vise, à Sand, par Benefeld (Bas-Rhin).

Tous ces correspondants me demandent quel est le jeu de l'ailier dans le football moderne et l'entraînement capable d'améliorer leur performance.

LE ROLE DE L'AILIER

L'ailier est un attaquant de pointe dont le rôle essentiel est de contribuer à faire marquer des buts ou à en marquer lui-même. Le jeu de l'ailier a évolué; il n'est plus maintenant seulement une « machine à centrer », mais un joueur conscient de ses responsabilités. L'ailier actuel n'hésite pas à se rabattre et à shooter au but. L'ailier moderne doit être habile des deux pieds. En se rabattant, il est souvent amené à shooter de son pied intérieur. Lucien Perpère, dans « Football ma passion », le compare à un avant centre auquel on demanderait moins de responsabilité et de puissance. Les qualités requises à cette place sont celles de vitesse, d'adresse, de précision dans le tir, d'opportunisme, de clairvoyance et d'esprit de spontanéité. Il devra posséder également une bonne technique, élément devenu indispensable au footballeur actuel.

L'ailier s'entendra avec son inter évidemment, mais aussi avec son avant centre et même avec l'autre ailier. Ces trois joueurs (les deux ailiers et l'avant centre) peuvent permuter en cours de match, ce qui amène l'adversaire à faire face à des situations imprévues.

L'ailier tirera également les corners et fera les remises en jeu en sortie de touches, quand la balle ne sera pas trop éloignée évidemment de la ligne de buts adverse.

Un autre élément essentiel du rôle de l'ailier actuel et qui fait que ce joueur marque maintenant presque autont de buts que l'avant centre, est la soudaineté et la puissance du tir. L'ailier devra se trouver presque toujours à 5 ou 6 mètres de la ligne de touche afin d'avoir suffisamment d'espace pour se déplacer. Il ne faut pas qu'il reste figé sur sa ligne de touche. Quand l'autre ailier s'apprête à centrer, il doit se

Imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

FRED ASTON : LE " FEU FOLLET " DE LA BALLE RONDE

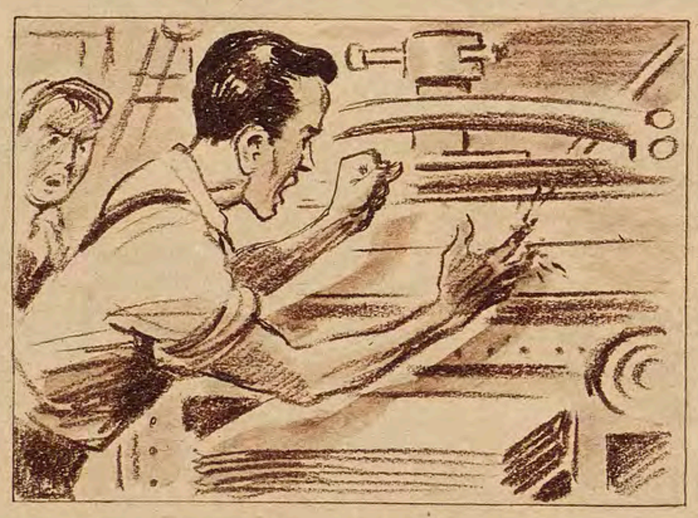
(Texte de Pierre LAGOUTTE
Dessins de Paul ORDNER)

1 Fred Aston est né à Chantilly le 16 mai 1912. Dès son plus jeune âge, il eut deux amours : le football et les chevaux. Tandis que le premier se développait, au point de devenir une passion, le second diminuait d'intensité. A l'école, Fred attendait avec impatience les récréations pour jouer au ballon. Il continuait dans la rue et prenait ses repas beaucoup plus vite que ne le prévoit le code du parfait gastronome pour aller disputer une partie supplémentaire avec des camarades. A 13 ans, Aston obtint son certificat d'études et, à titre de récompense, se vit offrir une bicyclette. Renonçant à poursuivre ses classes, il préféra travailler et fut engagé par la poste de Chantilly comme télégraphiste. Monté sur son propre vélo, il circulait à longueur de journée pour porter des plis. Dans ses moments de répit, il travaillait sa technique en jonglant seul avec une balle de tennis qu'il avait toujours dans sa poche.

2 C'est à l'âge de 14 ans qu'Aston signa sa première licence à Chantilly. Titulaire de l'équipe junior, il jouait inter. A 17 ans, Fred devint titulaire en première de Chantilly. L'année suivante, Aston changea de métier. Il vint à Paris, chez un oncle, effectuer son apprentissage de cordonnier, tout en continuant à habiter Chantilly. C'est alors qu'Aston, dont la réputation commençait à déborder le cadre de sa région, connut ses premières sélections dans l'équipe de l'Oise, d'abord, dans celle de sa ligue, le Nord-Est, ensuite. En 1930, il s'engagea dans le concours du jeune footballeur qui venait d'être créé. Premier de l'éliminatoire parisienne, il fut moins brillant sur le plan national. En 1932, l'année même de ses vingt ans, le professionnalisme fut instauré en France, et Aston, décidé à tenter l'expérience, signa, après un essai concluant, un contrat au Red Star. Il devait y demeurer pendant onze années.

3 Dès ses débuts professionnels, en dépit de sa petite taille, Fred Aston s'imposa et conquit le public de Saint-Ouen, qui le surnomma « Feu follet ». Il était depuis deux mois au Red Star lorsque son club joua un match amical contre le onze espagnol d'Irun, au Parc des Princes. Au cours de la partie, Aston, en voulant contrôler une balle de la tête, reçut en pleine mâchoire un si violent coup de tête qu'il eut deux dents cassées et la lèvre profondément coupée. Ce souvenir marqua toute sa carrière, et depuis lors on vit rarement « Feu Follet » jouer de la tête. En 1933, il était militaire au 91e régiment d'infanterie à Stenay, dans la Meuse. Il fut naturellement international militaire. Il retrouva, du reste, dans le onze de l'armée, Roger Courtois et Oscar Heisserer. C'est cette équipe, à laquelle il appartenait, qui, en 1934, réussit à gagner pour la première fois le Challenge Kentish au goal average.

4 Lorsque Aston était soldat, l'armée avait déjà l'habitude d'organiser des stages pour les hommes qu'elle désirait sélectionner. C'est au cours d'un de ceux-ci, à Joinville, que Fred Aston apprit par les journaux, un matin, en buvant son café, qu'il était sélectionné dans l'équipe de France qui devait affronter la Suisse. C'était la première de ses 31 sélections. Sur un terrain détrempé, il ne fut pas brillant. Néanmoins, on ne l'élimina pas sur cette impression. En 1938, il quitta le Red Star pour le Racing, où il joua deux saisons (1938-39 et 1940-41) avant de retrouver le maillot vert, qu'il continua à porter jusqu'en 1946. Pourtant, venu trop tard chez les « Pingouins » et non qualifié pour la Coupe, il dut laisser ses coéquipiers la gagner sans lui au printemps 1939. Il ne devait la remporter qu'en 1942 avec le Red Star, et ne put récidiver en 1946, son club ayant dû s'incliner en finale devant Lille, bien inspiré.



5 Marié en 1935, Aston vint habiter Stains, où il vit toujours. S'il travaille maintenant dans l'entreprise de son beau-père (fabrique de papiers et de sacs d'emballage pour produits alimentaires), il avait déjà commencé avant la guerre à s'initier aux différents travaux de la fabrique. En décembre 1937, manœuvrant un massicot, il eut un faux mouvement et se fit emporter deux doigts (index et médius) de la main droite. Aston a joué dans les quatre clubs professionnels de la capitale. En effet, après le Red Star et le Racing, il passa au Stade Français dont il défendit les couleurs au cours des saisons 47-48 et 48-49 après avoir joué six mois à Angers. Lorsque le Stade lui rendit sa liberté, Aston devint joueur-entraîneur à Fontainebleau-Moret. Cependant, un an plus tard, il reprit du service chez les « pros », au C.A.P., dont il fut, du reste (l'an dernier), le meilleur joueur, bien qu'il fût, et d'assez loin, le plus âgé.

6 Quittant Paris tous les samedis, il s'en va passer un peu plus de 24 heures avec les joueurs du F.C.Tours, dont il est devenu, cette saison, le conseiller technique. Sous son impulsion, son nouveau club effectue une saison remarquable. Aston aura 40 ans au printemps prochain mais affirme que la saison actuelle n'est pas pour lui la dernière. Au moment même où le grand public commençait à l'oublier, il s'est rappelé au souvenir de tous, en causant, avec ses Tourangeaux, la seule surprise de taille du sixième tour de la Coupe de France : l'élimination des pros de Troyes. Ceux-ci avaient réussi à prendre l'avantage avant la fin de la première minute de jeu. Mais, sept minutes avant le repos, Aston servait en profondeur son inter Dubourdieu, qui égalisa. Aston ne pense pas aller très loin en Coupe et ne souhaite qu'une chose : être éliminé en beauté, sans avoir à subir une lourde défaite qui découragerait ses hommes.

RÉPOND AUX LECTEURS DE " BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS "

rabattre vers les buts adverses pour être prêt à shooter de n'importe quel pied, si la balle lui échoit.

La coordination de l'ailier avec son demi aile est également importante et, dans le livre « Footballeur, entraîne-toi », publié en France avec l'accord de la Football Association et des frères Evans, on trouve parfaitement expliqué cet accord entre le demi et l'ailier :

« Ainsi, le demi aile possesseur du ballon pourra en certaines occasions remarquer que son ailier est surveillé de près par l'arrière adverse; en adressant sa passe vers l'intérieur du terrain au delà de l'arrière, il permettra souvent à l'ailier de passer l'arrière qui, lui, doit faire un demi-tour, et d'arriver sur le ballon avant ce dernier. »

On lit également dans « Footballeur, entraîne-toi » :

« Souvent, au lieu de faire un lob vers le centre, l'ailier aura avantage à passer à ras de terre et légèrement en retrait devant le but; il placera de la sorte le ballon sur le trajet parcouru par l'inter qui remonte avec la ligne d'attaque et qui aura ainsi l'occasion de shooter. »

RECOMMANDATIONS AUX AILIERS

L'ailier devra toujours être en bonne condition physique, car on lui demande de démarrer brusquement et d'être toujours en état de courir. Je me demande même si l'habitude actuelle, qui veut qu'un joueur blessé ou handicapé en cours de match soit placé à l'une des deux ailes, n'est pas une erreur.

Je ne suis pas loin de penser comme l'inter du Racing, Gudmundsson, qui, selon les principes en usage en Ecosse et au Glasgow Rangers particulièrement, préconise que le joueur blessé ou handicapé soit placé au centre de l'attaque. Un footballeur aux moyens physiques diminués « fixera » quand même le demi centre adverse, tenu par les lois du WM et qui n'a pas le droit de laisser le centre de sa surface découvert, et de ménager ainsi un passage à un joueur encore capable de placer un tir, tandis qu'un arrière se désintéresse souvent d'un ailier incapable de courir. Un arrière sachant son ailier hors de combat le néglige et vient se mêler aux mouvements offensifs de sa formation, qu'il renforce ainsi d'une façon certaine.

Un ailier devra toujours regarder avant de centrer; il devra savoir que s'il shoote dans le coin opposé de la cage adverse, l'autre ailier, placé de ce côté, redressera peut-être son erreur. Il devra travailler tout particulièrement son autre pied, le pied intérieur qui lui permettra, en élargissant son angle de tir, de se montrer beaucoup plus dangereux pour les buts adverses. Je vous citerai en exemple Nyers, l'ancien ailier gauche du Stade Français, dont le meilleur pied était le droit. Nyers, ailier gauche, shootait du pied droit avec une force extraordinaire, ce qui lui a permis d'établir un record : celui du plus grand nombre de buts marqués par un ailier.

L'ENTRAINEMENT DE L'AILIER

Le rôle de l'ailier moderne, ainsi que je viens de vous le décrire, n'est plus celui d'un homme qui court à tort et à travers. Il devra cependant travailler son démarrage afin de laisser l'arrière adverse « sur place ». Voici un entraînement spécial, excellent pour développer et améliorer la vitesse de course :

1° Course sur place. Le corps incliné et s'appuyant sur une chaise.

2° Course à petite allure de 400 à 800 mètres, ponctuée de sprints brefs, mais rapides.

L'entraînement technique de l'ailier comprendra comme pour l'avant centre d'ailleurs des shots au but, des exercices de passes, d'esquives et de feintes. Vous vous entraînerez à effectuer des remises en touche et à tirer des corners. Avec votre inter gauche ou droit, vous développerez vos passes croisées.

Avec l'autre ailier et votre avant centre, vous mettrez au point quelques mouvements de permutation.

Ne jouez jamais les balles arrêtées. Efforcez-vous de travailler des balles en mouvement, qui vous parviennent d'un camarade vous adressant des passes à l'entraînement. Avec ou sans contrôle, vous tirerez des balles reçues en l'air ou à terre.

Un conseil qui servira, je pense : n'oubliez jamais de regarder où se trouvent vos adversaires, afin d'éviter le hors-jeu. Un ailier irréfléchi gêne souvent le déroulement d'une attaque. Enfin, n'oubliez jamais la ligne droite, plus court chemin vers le but adverse !.

M. Grégoire, à Grenoble. Oui, le tennis-ballon est excellent. Le poids de 4 kilos est beaucoup trop lourd pour un cadet. Vous avez pu lire dans le numéro 329 le rôle et l'entraînement de l'inter droit.

M. Yves Greuzat, à Thenerailles (Creuse). Votre manque de puissance, évidemment, semble vous destiner plus au rôle d'inter qu'à celui d'avant centre. Un avant centre sans shot a peu de chance de s'imposer. Par contre un inter jouant des deux pieds et ayant une bonne technique peut briller. Travaillez votre shot (voyez donc les exemplaires précédents de « But et Club-Le Miroir des Sports ».) J'ai déjà expliqué comment tirer un penalty. Oui, le tennis et le tennis de table sont des jeux excellents, mais à ne pas pratiquer la veille d'un match.

Jacques Simo, 48bis, rue de la République, à Rochefort-sur-Mer (Charente-Maritime), Pierre Gosse, Hoff N° 6, près Sarrebourg (Moselle), Emile Kœhl, à Spey, par Lux (Côte-d'Or), Pierre et Guy Carton, 9, rue Pont-Noyelles, à Albert (Somme), Roger Bonhomme, école Saint-Louis, 1, rue Meneroille, à Oran (Algérie), Emile Delahaye, rue du Parc-des-Sports, Beaurain-Ville (P.-de-C.), Pierrot Kauffmann, à Saint-Hubert-Vigy (Moselle), Henry Roy, 16, rue H.-Kolb, à Lille (Nord). J'ai déjà expliqué, dans les précédents exemplaires de « But et Club-Le Miroir des Sports » (à partir du N° 327), le rôle du gardien de but, de l'inter et la façon dont on doit tirer un penalty.

M. Yves Culty, centre d'apprentissage, avenue du Général-Leclerc, à Digne (Basses-Alpes). Ce jeune apprenti pâtissier m'écrit qu'il est complètement exténué après chaque match, car il travaille 11 heures par jour.

Mon cher Yves, je comprends votre état d'esprit. Croyez-moi, tant que vous serez obligé de travailler 11 heures par jour (ce qui est énorme), il faut renoncer au football. Vous avez eu raison de vous confier à moi. On ne doit pas être exténué, à votre âge, à la fin d'un match. Il vaut mieux préserver votre santé et renoncer provisoirement à votre sport favori, vous ne serez pas toujours dans l'obligation de fournir un tel effort.

M. Daniel Zenard, 3, boulevard de Stalingrad, à Thiais (Seine), M. Robert Savy, Castelnau-de-Guers (Hérault), Albert Rossi, 1, rue Alfred-de-Musset, Cité de la Ville, Roanne (Loire), André Minvielle, Montant - Bétharram (B.-P.), Mohamed Fortas, 27, rue d'Alger, Blida (Algérie), Lucien Diol, Maurice Lenoir, la Coupée N° 1, Chanay-les-Mâcon (S.-et-L.), Germain Lebronnec, boulangerie à Gouarec (C.-du-N.), Claude Théobald, à Charancy-Vezin (M.-et-M.), Pierre Kleing et Jean Pichot, à Chartres (E.-et-L.), Yvon Ralbe, à Vaux-sous-Cambronne, par Rantigny (Oise), Henri Coriton, rue des Souvenirs, Malo-les-Bains-Terminus (Nord), A. Charles, cabinet du Personnel, Abidjan (Côte-d'Ivoire), M. Claude Soret, à Viselles (S.-et-O.), Jean Montagne, 1, rue de la Prairie, à Merville (Nord). Je vous conseille à tous, compte tenu du sens général de vos questions, de suivre attentivement cette rubrique de conseils, dont la publication a commencé dans le N° 327 de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

★

Les numéros de « But et Club-Le Miroir des Sports » auxquels Jean Baratte fait allusion dans les colonnes ci-dessus sont en vente à « But et Club-Le Miroir des Sports » :

Service des Abonnements
100, RUE RICHELIEU, PARIS-2e

STADE FRANÇAIS-VALENCIENNES (1-0), samedi, au Parc. Altavelle, goal de Valenciennes, stoppe un shot de Jonsson. Au fond, de g. à dr.: Gaillard, Prunelle, Le Maitre et Blazyck.

TROYES-TOULOUSE (1-1). Sous l'œil d'Hadad (5) et de Bouyssière, Mouynet dégage de la tête. On reconnaît : Coader (à dr.) et Voisembert (11).

LILLE ET NICE

A 1 POINT DU LEADER :

LE HAVRE !

LES Girondins ont réagi. Battus chez eux par Nice une semaine auparavant, ils ont tenu les Lillois en échec sur leur sol, après avoir, à deux reprises, mené à la marque.

Ce match nul, s'il comble d'aise les Bordelais qui terminèrent à dix (Meynieu expulsé du terrain), ne donne pas entièrement satisfaction aux Nordistes, que la nette et indiscutable victoire du Havre sur le Racing relègue à la seconde place.

Les Havrais, qui ont battu au Parc des Princes leur record d'efficacité de la saison (6 buts en un match), sont seuls en tête du championnat avec un point d'avance sur Lille et Nice.

Reims, dont la marche est devenue régulière, s'est imposé facilement devant Rennes et malgré la blessure de son gardien Paul Sinibaldi, qui termina le match comme ailier (Appel le remplaçant dans la cage), n'a concédé aucun but (4-0). Les Champenois demeurent bien placés et distancent maintenant Metz et Roubaix, les « ténors » du début de saison.

Chez les mal classés, on constate une réaction très vive de Marseille et de Sète, tandis que Strasbourg a gagné pour la seconde fois de la saison, à Lyon, dont l'équipe est maintenant avant-dernière.

Nimes s'est bien comporté à Nancy (0-0), mais Lens fut moins heureux à Sochaux, où il s'inclina (1-3).

En seconde division, le Stade, vainqueur heureux de Valenciennes, conserve son avance de 3 points sur Montpellier, tandis que Nantes, tenu en échec sur son terrain, a perdu un point.

Troyes a stoppé Toulouse, Rouen a vaincu difficilement l'ardent C.A.P., et Grenoble, toujours à l'aise chez lui, a dominé aisément Cannes.

Quant au Mans, battu à Amiens, il a concédé sa douzième défaite consécutive.

Pierre LAGOUTTE.

1re DIVISION

Les résultats

Lille et Girondins, 2-2; Sète b. Saint-Etienne, 4-2; Nice b. Roubaix, 2-1; Strasbourg b. Lyon, 3-2; Marseille b. Metz, 4-0; Nancy et Nimes, 0-0; Reims b. Rennes, 4-0; Sochaux b. Lens, 3-1; Le Havre b. Racing, 6-2.

Le classement

1. Le Havre, 27 pts; 2. Lille, Nice, 26 pts; 4. Girondins, 25 pts; 5. Reims, 24 pts; 6. Metz, 23 pts; 7. Roubaix, 22 pts; 8. Nimes, 21 pts; 9. Saint-Etienne, Sochaux, Nancy, 19 pts; 12. Racing, Lens, 18 pts; 14. Marseille, 17 pts; 15. Rennes et Sète, 15 pts; 17. Lyon, 14 pts; 18. Strasbourg, 10 pts.

2e DIVISION

Les résultats

Stade Français b. Valenciennes, 1-0; Monaco b. Toulon, 1-0; Nantes et Besançon, 2-2; Montpellier b. Alès, 1-0; Rouen b. C. A. Paris, 1-0; Troyes et Toulouse, 1-1; Grenoble b. Cannes, 4-0; Angers b. Béziers, 2-1; Amiens b. Le Mans, 3-0.

Le classement

1. Stade Français, 31 pts; 2. Montpellier, 28 pts; 3. Nantes, 27 pts; 4. Rouen, 24 pts; 5. Toulouse, Grenoble, 22 pts; 7. Valenciennes et Angers, 21 pts; 9. Toulon et Troyes, 19 pts; 11. Cannes et Monaco, 17 pts; 13. Besançon, 16 pts; 14. Béziers et C. A. Paris, 14 pts; 16. Amiens, 13 pts; 17. Alès, 11 pts; 18. Le Mans, 6 pts.

MARSEILLE-METZ (4-0). La défense de Marseille, privée de Johansson promu inter, a été intraitable. Son portier Abdou Ibrir, malgré la charge de l'ailier de Nancy, Deladerrière (7), s'emparera du ballon. A dr. : Abderraman, Clemens, Gransart (Belino transmis depuis Marseille).

★

GRENOBLE - CANNES (4-0). Verbrugghe, gardien de but de Cannes, intervient et repousse le ballon. L'avant centre de Grenoble, Carrier, manque ainsi son spectaculaire retourné. Perruchoud (à dr.) est prêt à exploiter la situation (Belino tr. de Grenoble).

Le Hongrois Szoke (en imperméable) débutera dimanche avec le Racing. Il est ici avec Salva, Vignal, Krupski.

LE CHAMPION

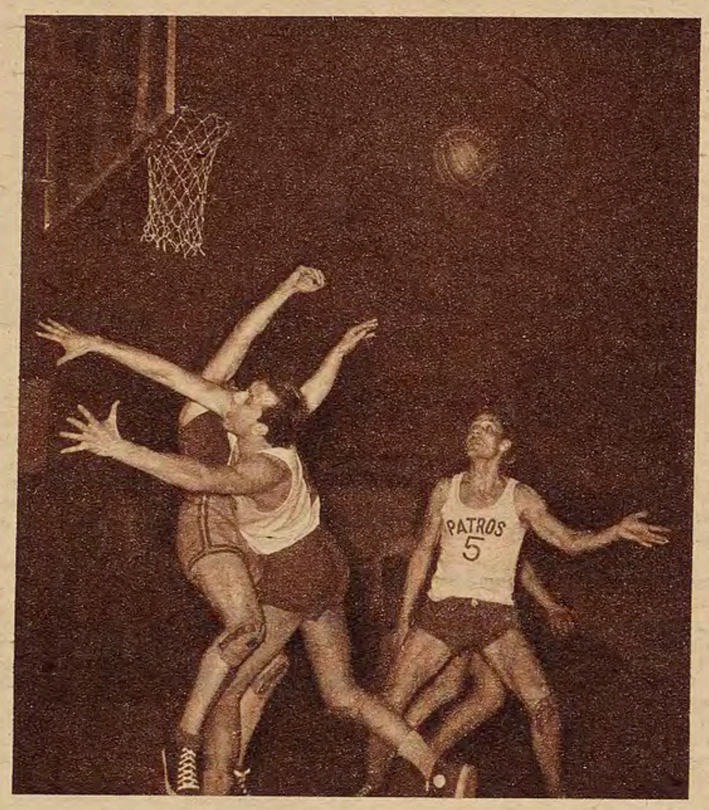
désigné après

HATEZ-VOUS de nous adresser votre réponse relative à notre grand referendum « *QUEL EST LE CHAMPION FRANÇAIS 1951 ?* ». Nous vous rappelons que vous avez jusqu'au *3 JANVIER 1952* pour y participer et que, à cette date, la clôture des envois sera irrémédiable. Afin que votre carte postale soit validée par nos services, nous tiendrons compte du cachet de la poste, de façon que nos correspondants des lointaines colonies ne soient point lésés.

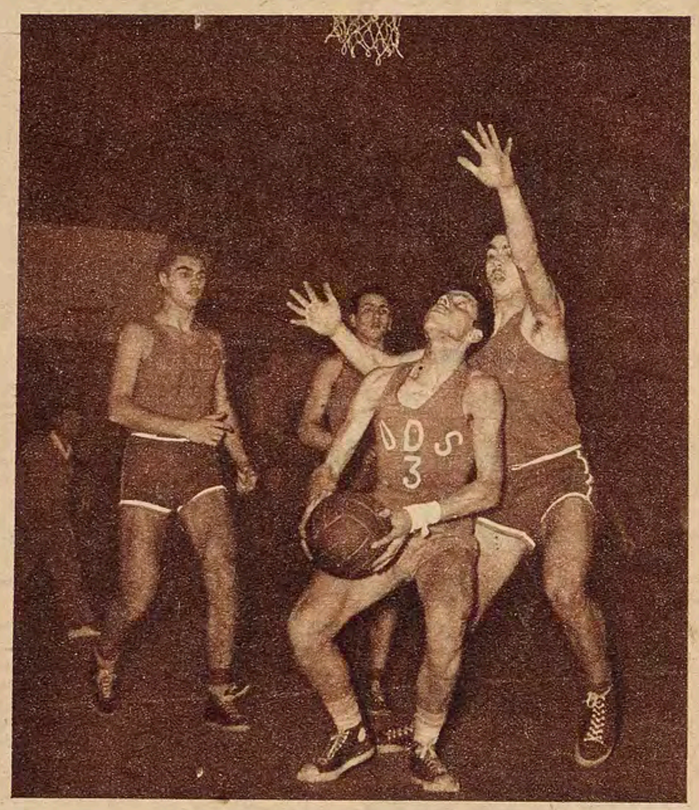
Dès que les derniers envois seront en notre possession, nous commencerons immédiatement à opérer une classification des cartes reçues, groupées par « nom de champion ». Lorsque ce premier travail énorme sera accompli, nous procéderons alors au tirage au sort qui désignera :

LES SENIORS DE LA LIGUE ONT TRIOMPHÉ DE CEUX DES "PATROS"

LIGUE-PATRONAGES (seniors) (57-52), à Japy. Lacourte (12) a tiré au panier malgré Desaymonet (7).



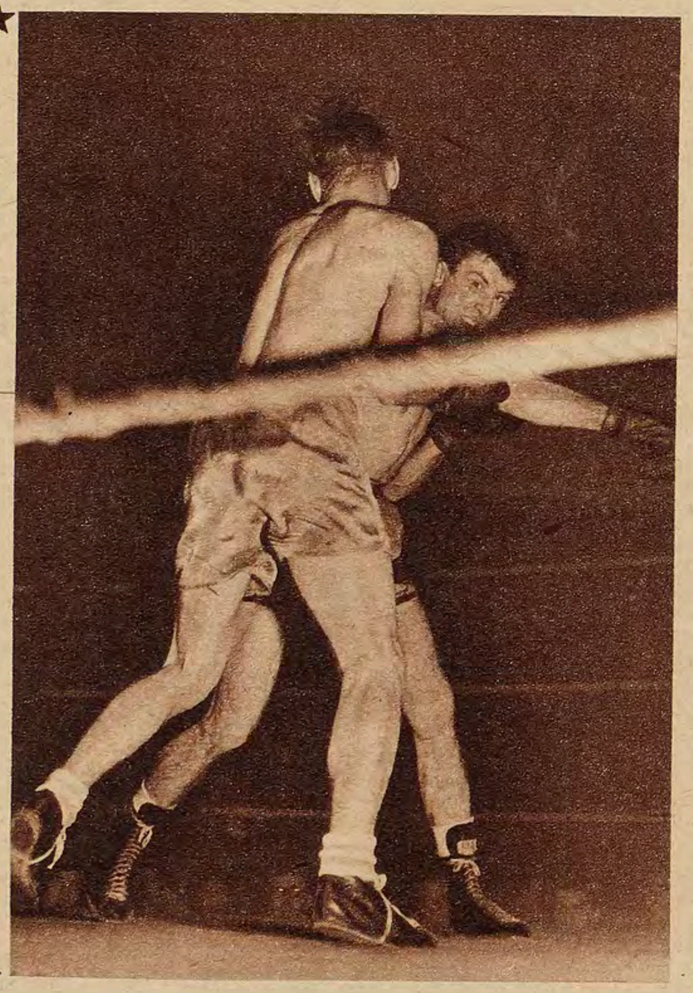
Perrier (5) fut le meilleur. Il va marquer deux points. A g.: Treuil (de dos) et Tartary (caché) sont en action.



PATRONAGES-LIGUE (juniors) (42-39). Cassin est en possession de la balle. Der.: Wimaud. A dr.: Vergnes (11).

P. MONTANÉ VICTORIEUX DEVANT SES SUPPORTERS

Samedi soir, au Palais des Sports de Toulouse, Pierre Montané a effectué sa rentrée, devant son public, contre le Belge Colpin. Après qu'il eut expédié son adversaire au tapis, l'ex-champion d'Europe l'emporta aux points.



R. RONDEAUX A FAIT "CAVALIER SEUL" SUR LES BUTTES BOUEUSES DE MONTREUIL

DES qu'on apprit le forfait de Pierre Jodet (blessé) quelques instants avant le départ du Cross de Montreuil, il fut clair que Roger Rondeaux et André Dufraisse restaient seuls pour jouer les premiers rôles.

Ils le firent admirablement. Et pour ceux qui doutaient encore de la supériorité de l'actuel champion de France et du monde, celui-ci, en galopant allégrement dans la terre glaise des Buttes à Morel, a donné la preuve de sa maîtrise incontestable.

Trois minutes trente le séparaient finalement de Dufraisse, qui termina mieux qu'il ne commença.

Derrière Dufraisse, qui devra beaucoup travailler ses départs, le « rouquin » Bernard Milan, cyclo-crossman puissant, et le Rennais Guédard furent les meilleurs. Pourtant, il convient d'associer aux noms de Milan et Guédard celui de Jean Robic.

Roger FLAMBART.

Le classement

1. R. Rondeaux, les 21 km en 59' 17''; 2. Dufraisse (Limoges), à 3' 29''; 3. Milan, à 3' 59''; 4. Guédard (Rennes), à 4' 47''; 5. Tegner, à 5' 19''; 6. Ramoulux, à 5' 45'', etc...

Robic, qui abandonna sur accident, va être passé par A. Dufraisse (2e).

Ramoulux (6e) a perdu sa chaussure. Un spectateur répare le malheur.

FRANÇAIS 51 le 3 janvier

1°) Les dix participants qui assisteront (frais de voyage et de séjour à notre charge) au banquet qui précédera la remise des médailles au champion élu ainsi qu'à ses quatre suivants.

2°) Les deux cents autres participants qui recevront, chacun, gratuitement, un abonnement de trois mois à « But et Club-Le Miroir des Sports ».

Pour les retardataires nous donnons, une nouvelle fois, les indications suivantes :

Envoyez-nous, sur une carte postale ordinaire, le nom du champion que vous choisissez, votre nom et votre adresse, écrits très lisiblement, et expédiez le tout à « Service du Referendum du Champion 1951 », Boîte postale 44-02, Paris R.P.

Vous avez jusqu'au 3 JANVIER 1952 pour le faire.

Sur le terrain boueux des Buttes à Morel, le champion de France et du monde, R. Rondeaux, encouragé par Bobet (en chapeau) et Guillier (à dr.), parvient à trouver son équilibre.

Nullement fatigué, Rondeaux vient de remporter le cyclo-cross de Montreuil.

Meilleurs vœux à leurs fidèles clients et amis

UNIS-SPORT

La Marque Nationale d'articles de sport

40, Rue de Maubeuge PARIS (9e)

VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot
HGMC
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT

124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

BRYLCREEM
SANS GOMME - SANS ALCOOL - SANS AMIDON
LE FIXATEUR MODERNE

Pour rester bien coiffé et être à votre avantage après n'importe quelle épreuve sportive...

(football, cyclisme, tennis, ski, golf) BRYLCREEMEZ vos cheveux, car BRYLCREEM tient en dépit du vent et des mouvements violents.

BRYLCREEM est une solution d'huiles pures émulsionnées qui embellissent les cheveux et les rendent souples et brillants, sans les coller. Un léger massage quotidien avec BRYLCREEM conserve le cuir chevelu en bon état et supprime les pellicules.

BRYLCREEM est employé par tous les sportifs anglais, dont l'élégance et la tenue sont universellement renommées.

Comme eux, adoptez BRYLCREEM dès aujourd'hui.

● Maintenant importé de Londres dans la qualité qui a rendu le produit célèbre dans le monde entier.

13, rue Jean Mermoz - PARIS

VOLT

But CLUB LE MIROIR DES SPORTS

PROPOSE AUX MEMBRES DU COMITÉ PLÉNIER DE LA F. F. B. B.

UNE FORMULE IDÉALE POUR LES COMPÉTITIONS DE BASKET-BALL

LA compétition nationale du basket français est à un nouveau tournant de son histoire.

Samedi prochain (6 janvier), en effet, le Comité plénier de la F.F.B.B. se réunira et ses membres auront une fois de plus à examiner la formule de l'épreuve nationale pour la saison 1952-53, adoptée en septembre dernier et fortement controversée.

Cette formule qui doit être, en principe et jusqu'à sa révision, appliquée la saison prochaine est, rappelons-le, la suivante :

1 Coupe de France (suppression du Championnat d'Honneur).

2 Division nationale de 20 clubs répartis en deux poules de 10 (soit une augmentation de deux clubs par poule par rapport à la présente saison).

Après mûres réflexions, certains dirigeants, dont ceux de la Ligue parisienne, ont constaté que si cette mesure était appliquée elle aboutirait à la suppression pure et simple des championnats régionaux.

De plus, le calendrier serait surchargé et mobiliserait, au lieu des 26 dimanches des saisons précédentes, 34 journées dominicales (soit huit mois et demi) réparties de la manière suivante :

— 19 DATES pour la division nationale (9 pour les matches aller, 9 pour les rencontres retour et une pour la finale).

— 7 DATES pour la Coupe de France (l'élite n'entrant en lice qu'aux 64es de finale).

— 4 DATES pour les fédérations affinitaires (application du protocole signé en septembre dernier).

— 4 DATES pour les rencontres internationales (décision de la Commission des relations internationales et du bureau fédéral).

En conséquence et compte tenu de ce calendrier (voir exemple du tableau), la prochaine saison commencerait le 7 septembre 1952 et ne se terminerait que le 3 mai 1953. Il ne resterait aucune date de libre, à l'exception du dimanche de Pâques fixé au 5 avril 1953.

L'application de la formule adoptée et, ce faisant, du calendrier qui en découle est donc impossible. Elle interdirait :

1 AUX LIGUES : a) de mettre sur pied leur propre championnat. Il devrait, soit être complètement supprimé ou tout simplement tronqué;

b) d'organiser des coupes interrégionales telles que la Coupe du Progrès, organisée par la Ligue du Lyonnais, ou la Coupe de Paris, organisée par la L.P.B.B.;

c) de conclure des rencontres inter-ligues.

2 AUX CLUBS : de disputer des rencontres amicales, soit en France, soit à l'étranger.

3 A L'EQUIPE DE FRANCE : de se préparer en vue de ses rencontres internationales.

4 AU SELECTIONNEUR NATIONAL : de rassembler en stages des jeunes ou des espoirs.

5 AUX JOUEURS : de se reposer. Un tel calendrier les obligerait à des déplacements répétés (certainement contraires avec les règles de l'amateurisme ou avec leurs occupations professionnelles) et provoquerait dans la majorité des équipes des dépenses incompatibles avec leurs ressources financières.

par Henri CHAPUIS

La révision de la formule des 20 clubs s'impose.

Plusieurs projets seront certainement examinés samedi prochain. Nous croyons connaître les plus intéressants.

Les partisans des 20 en nationale proposeront :

1 Répartition des 20 formations en quatre poules de 5 (matches aller et retour, demi-finales et finale). Dix dates seraient nécessaires contre 19 précédemment.

2 Répartition des 20 formations en deux poules de 10 avec matches aller seulement. Ce qui prendrait 10 dates également. Le Président Boizard serait partisan de cette dernière formule.

Ces deux éventualités ont cependant peu de chances d'être retenues.

Le projet des représentants de la Ligue Parisienne, que M. Lechat, Président de la Commission sportive, appuiera certainement, tout autant d'ailleurs que la Commission technique représentée par André Siéner, peut fort bien aboutir. Le calendrier serait alors rationnel et tiendrait compte des désidérata de chacun :

● Les ligues, qui sont régies par la loi de 1901 sur les sociétés autonomes et les ordonnances concernant ces groupements (Art. 13 et 14 des règlements de la F.F.B.B.) et dont l'organisation d'un championnat leur est imposée par l'article 21 pourront remplir leur mandat.

● L'équipe de France se préparerait utilement.

● Des stages de jeunes et d'espoirs seraient organisés.

● Les dirigeants provinciaux seraient satisfaits en ce sens que toutes les régions de France seraient touchées par la compétition nationale.

La conception IDEALE du championnat serait pourtant celle-ci :

1 COUPE DE FRANCE (entrée de l'élite aux 32es de finale : gain une journée). Suppression du Championnat d'Honneur.

2 DIVISION NATIONALE de 12 clubs, deuxième division de 12 clubs également (mobilisation de 22 dimanches. Perte de trois journées) et division d'excellence de 64 clubs (huit poules de six clubs).

3 CONCLUSION DE QUATRE MATCHES INTERNATIONAUX répartis en une période d'un mois. Ce qui éviterait de nombreux déplacements pour les joueurs et permettrait peut-être de les rassembler plus facilement en stage.

4 SUPPRESSION DES ACCORDS AVEC LES FEDERATIONS AFFINITAIRES, tout au moins en ce qui concerne l'élite des deux premières divisions (gain : quatre journées).

Certes, l'application d'une telle formule retiendrait les basketteurs sur le plan national du 7 septembre au 3 mai, mais les joueurs disposeraient alors au moment des fêtes de fin d'année de près d'un mois de repos (voir exemple de calendrier en annexe).

Il reste cependant à fixer le mode de qualification pour chacune des divisions.

Le problème est des plus simples :

POUR LA DIVISION NATIONALE : seront qualifiés les six premiers de chacune des poules de la compétition actuelle (soit 12 au total).

POUR LA SECONDE DIVISION : seront qualifiés les deux derniers de chacune des poules de la compétition actuelle plus les premiers de chacune des huit poules de l'actuelle division d'excellence (soit 12 au total).

POUR LA DIVISION D'EXCELLENCE : seront qualifiés les deuxièmes, troisièmes, quatrièmes, cinquièmes, sixièmes et septièmes de l'actuelle compétition d'excellence plus les seize qualifiés des huitièmes de finale de la compétition d'Honneur (soit 64 au total).

Par la suite, la montée et la descente pourraient s'effectuer de la manière suivante :

— descente des deux derniers de la division nationale en seconde division et montée des deux premiers;

— descente des quatre derniers de la seconde division en excellence et montée des quatre demi-finalistes de l'excellence;

— descente des derniers de chaque poule de l'excellence et qualification à leur place des huit révélations de la Coupe et qui ne figurent pas dans aucune autre division.

Telle pourrait être la physionomie des prochaines compétitions officielles du basket français dès la saison prochaine.

Il appartient aux membres du Comité plénier d'en décider. Souhaitons qu'ils prennent de sages mesures et donnent enfin à notre basket un championnat digne de ce nom, un championnat dont la formule serait applicable plusieurs années durant.

Ces 12 clubs ont leur place en nationale

COMPTE tenu des récentes performances des clubs de division nationale et d'excellence, voici quelles seraient les douze formations d'élite susceptibles de figurer en « nationale », si cette formule était, bien entendu, adoptée :

Racing Club de France	Stade Français
Paris Université Club	A. G. L. Fougères
E. V. Bellegarde	A. S. Cabourg
A. S. Villeurbanne	A. S. Montferrand
Ol. de Marseille	C. S. M. Auboué
Championnet	A. S. P. O. Tours

Les douze formations de la seconde division pourraient être les suivantes (toujours en fonction des performances enregistrées par chacune d'entre elles).

S. S. Nilvange	St. Malherbe Caennais
A. S. C. Hellemmes	F. C. Lyon
Racing de Toulouse	Hir. des Coutures
Rupella La Rochelle	Stade Français
C. E. P. Lorient	A. S. Monaco
Olympique d'Antibes	F. C. Mulhouse

FORMULE DES 12 CLUBS : CALENDRIER POSSIBLE

SEPTEMBRE 1952
7 Championnat de France
14 Championnat de France
21 Championnat de France
28 Championnat de France

OCTOBRE 1952
5 Championnat de France
12 Championnat de France
19 Championnat de France
26 Championnat de France

NOVEMBRE 1952
2 Championnat de France
9 Championnat de France
16 Championnat de France (fin des matches aller)
23 Match international
30 Match international

DECEMBRE 1952
7 Match international
14 Match international
21 libre
28 libre

JANVIER 1953
4 libre
11 Coupe (32e de finale)
18 Championnat de France
25 Championnat de France

FEVRIER 1953
1 Coupe (16e de finale)
8 Championnat de France
15 Championnat de France
22 Championnat de France

MARS 1953
1 Coupe (8e de finale)
8 Championnat de France
15 Championnat de France
22 Championnat de France
29 Coupe (1/4 de finale)

AVRIL 1953
5 Coupe (demi-finales)
12 Championnat de France
19 Championnat de France
26 Championnat de France

MAI 1953
3 Coupe (finale)

FORMULE DES 20 CLUBS : CALENDRIER POSSIBLE

SEPTEMBRE 1952
7 Championnat de France
14 AFFINITAIRE
21 Championnat de France
28 Championnat de France

OCTOBRE 1952
5 Championnat de France
12 Championnat de France
19 Championnat de France
26 Championnat de France

NOVEMBRE 1952
2 AFFINITAIRE
9 Championnat de France
16 Championnat de France
23 Match international
30 Championnat de France

DECEMBRE 1952
7 Match international
14 Championnat de France
21 Coupe (64e de finale)
28 Championnat de France

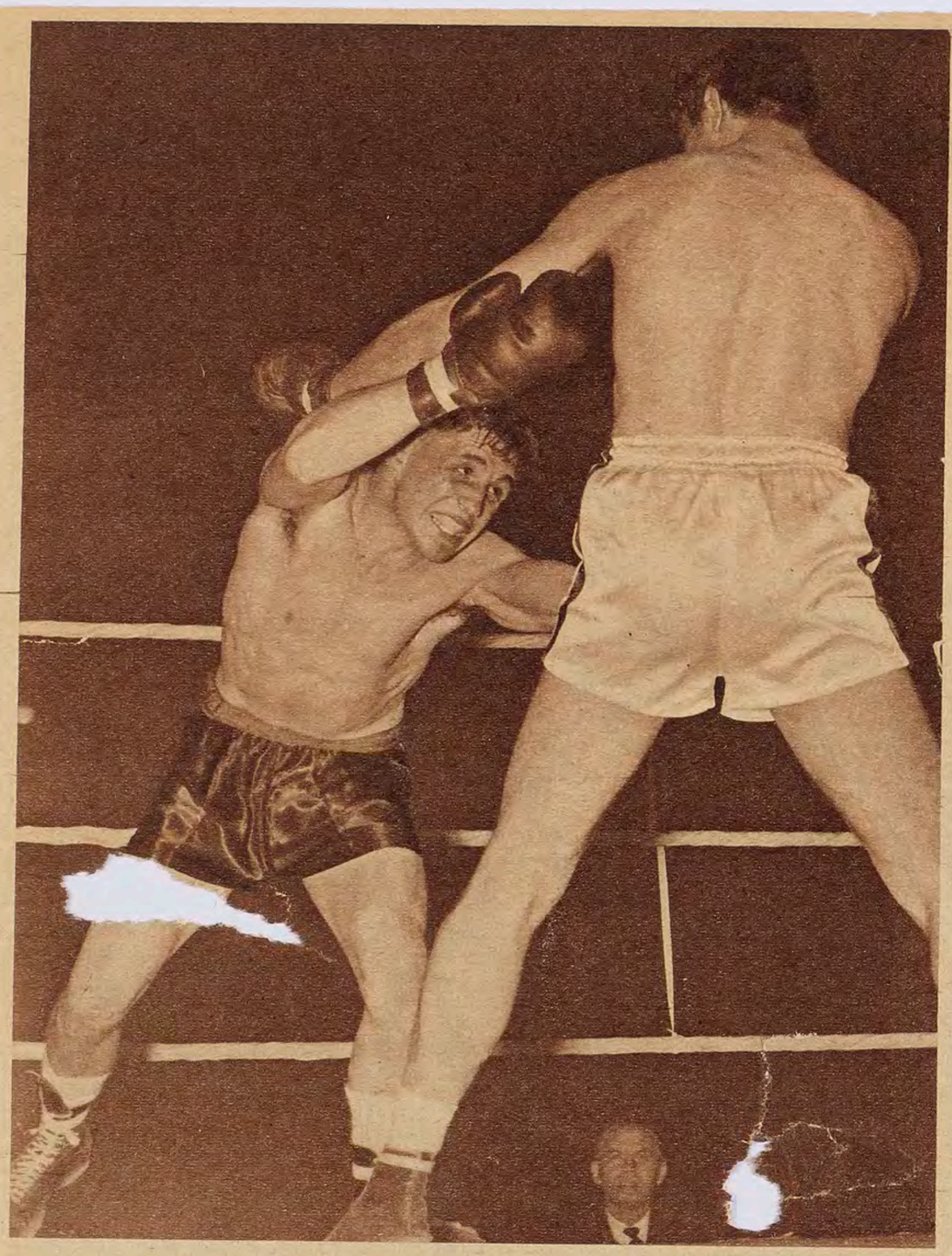
JANVIER 1953
4 AFFINITAIRE
11 Coupe (32e de finale)
18 Championnat de France
25 Championnat de France

FEVRIER 1953
1 Match international
8 Championnat de France
15 Coupe (16e de finale)
22 Match international

MARS 1953
1 AFFINITAIRE
8 Championnat de France
15 Coupe (8e de finale)
22 Championnat de France
29 Coupe (1/4 de finale)

AVRIL 1953
5 Libre
12 Championnat de France
19 Coupe (demi-finales)
26 Finale du Championnat de France

MAI 1953
3 Coupe (finale)



CLAUDE RITTER IMMOBILISÉ POUR PLUSIEURS SEMAINES

C'est en attaquant avec fougue (ci-dessus) le poids moyen italien Ivano Fontana, au cours du combat qu'il lui livrait mercredi dernier, sur le ring du Palais des Sports de Milan, que Claude Ritter fut victime d'un accident. Au sixième round, voulant tourner sur lui-même, il se déchira brusquement le tendon d'Achille du pied droit et la douleur provoquée l'incita à s'affaler au tapis. Ritter souffrait atrocement et son manager Louis Copin jeta l'éponge pour le sauver d'une situation critique. L'un des médecins de service, le docteur Guiseppe Frattini (ci-dessous) l'examina immédiatement et constata la blessure. Tandis que le praticien retire délicatement la chaussure, Claude Ritter a le visage grimaçant. Jusqu'à l'arrêt du combat, le Français, dont c'était la rentrée, avait fait bonne contenance devant son adversaire. Rentré à Paris, boitant bas, l'ex-vainqueur de Tiberio Mitri a dû s'aliter et la rupture de son tendon a nécessité l'intervention chirurgicale du Dr. Ducroquet. Cette opération particulièrement délicate va contraindre le malchanceux Ritter à observer le repos total durant plusieurs semaines.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

RENÉ VIGNAL, N° 1 EUROPÉEN

De nombreux lecteurs nous demandent si des joueurs de l'équipe de France, compte tenu des succès remportés par le onze tricolore, paraissent capables de figurer dans une sélection européenne.

Plusieurs équipiers de Jean Baratte se sont mis en vedette au cours des derniers matches internationaux. On doit citer : René Vignal, Doye, Grumellon, Firoud, Bonifaci, Baratte, Jonquet, Salva, Grillon, Alpsteg.

Il semble, cependant, que la majorité d'entre eux serait barrée par des étrangers d'une valeur technique plus grande.

Ainsi, des hommes comme Ocwirk, Hannappi (Autriche), Basora, Gainza (Espagne), Kocsis (Hongrie), Lorenzi, Nyers, Boniperti, Tognon (Italie), Fritz Walter (Allemagne), Mermans (Belgique) et les Anglais Ramsey, Finney, Meddley, Lofthouse, Mortensen, Dickinson, Wright (pour ne citer qu'eux !), les Suédois professionnels en Italie comme Nordahl, Skoglund, Gren, Liedholm, et le Hollandais Wilkes auraient certainement, et à juste titre, la préférence.

Toutefois, le goal du Racing, René Vignal, en grande forme, a peu de rivaux capables de lui être comparés. Seul, l'Autrichien Zeman, qui a joué avec brio contre l'Angleterre, pourrait lui disputer la place. Zeman a autant de détente et de coup d'œil que Vignal, mais il ne possède pas le dégagement puissant et précis du gardien français.

Vignal, tout comme Da Rui, en 1947, à Glasgow, pourrait donc être, à l'heure actuelle, retenu dans une équipe du continent.

Jo MEPPEN.

M. Yves AURIOL, à Toulouse. — 1) Il est toujours très difficile de répondre à la question : « Quel est le meilleur coureur de tous les temps ? » Pour ne parler que de la route, il semble que trois ou quatre champions peuvent revendiquer le titre de coureur le plus complet : Lapize, Henri Pélissier, Fausto Coppi et Hugo Koblet. — 2) A notre avis, le coureur cycliste qui possèdele plus beau palmarès est sans doute Fausto Coppi, quoique il n'ait jamais été champion du monde sur route. Cette année, la palme se disputerait entre Kubler et Koblet. — 3) Nous ne pouvons vous donner le palmarès de Coppi, qui s'échelonne sur une dizaine d'années de courses, et comporte plus de cent victoires...

M. Robert AGULOU, 6, rue Armand-Raynaud, Carcassonne. — Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris.

M. Fernand BEGASSE, Paris (17e). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Edouard BERTHELET, Bruz (Ille-et-Vilaine). — Louison Bobet a pris le départ du Tour de France en 1947, 48, 49, 50 et 51.

M. Gaby CAMPS, Pensionnat Saint-Joseph, El Biar (Algérie). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. Pierre DELTOUR, gendarmerie, Albi (Tarn). — 1) La Beach est recordman du monde du 200 mètres avec 20" 2/10. Warmerman est recordman du saut à la perche avec 4 m. 77. — 2) Huguet est le capitaine du onze de Saint-Etienne. — 3) Cuissard rétrouvera certainement sa place dans le onze tricolore.

M. S. DIACON, rue des Salins, Pontarlier (Doubs). — 1) Jacquin joue cette saison à Angers, — 2) Voici un classement de vos goals favoris : 1. Vignal; 2. Da Rui; 3. Duffuler. 4. Fracassi.

M. Henri FARINACCI, Bon-Rencontre, Aix-en-Provence. — Pour les photographies en questions, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris. Nous avons transmis votre courrier.

M. Cyrille GAPPA-GREGOIRE, Abymes (Guadeloupe). — Voici l'adresse que vous désirez connaître : Cycles « Stella », Nantes (Loire-Inférieure).

M. F. HOURMON, 6, rue Dashouviers, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — 1) Eugène Christophe est né le 22 janvier 1885, à Paris. Il gagna Milan-San Remo en 1910, Bordeaux-Paris en 1920 et 21. Il fut champion de cyclo-cross en 1909, 10, 11, 12, 13, 14 et 21. Eugène Christophe vit toujours. — 2) Le 12 octobre 1920, Georges Carpentier a battu Battling Levinsky par K.O. au quatrième round.

M. G. LUCAS, Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher). — 1) Mirando et Gregorini courent sur cycles Helyett. — 2) Robert Chapatte a gagné le Circuit des Deux-Ponts en 1948 et le Circuit des Pyrénées en 1949. — 3) Raoul Rémy a enlevé le Grand Prix Chartreuse 1939, le Grand Prix du Jura 1943, le Circuit de l'Indre 1947, Paris-Vimoutiers 1948, le Prix Catox 1949, le Grand Prix de Cannes 1951.

M. Ivan de LIGUIERE, 23, rue de la Commission, Tunis (Tunisie). — Nous avons transmis votre courrier.

Mlle MEYS, route de Grabels, Montpellier. — 1) Arifon est corecordman d'Europe du 400 mètres avec Filiput et Holling, en 51"6/10. — 2) Nous ne connaissons pas le nom de cet aviateur.

M. MOULARA, 5, rue du Pont-Vieux, Saint-Flour. — Larbi Ben Barek est né le 15 juin 1917, à Casablanca.

M. François MONONGIN, Sud Tunisien. — Nous avons publié les résultats de notre referendum sur le Tour de France 1951 dans nos numéros du 20 août et du 17 septembre.

M. Marcel ORTEGA, Chantier de Capdelong (Hautes-Pyrénées). — 1) Joë Louis est né le 13 mai 1914, à Montgomery, Alabama (Etats-Unis). — 2) Lorsqu'un boxeur ne reprend pas le combat au début d'un round, il est déclaré battu par abandon. — 3) Hugo Koblet est né le 25 mars 1925, à Zurich.

M. Michel VALLETTE, 40, rue Lafayette, Casablanca (Maroc). — Nous ne communiquons pas les palmarès individuels des champions.

« JEANNE LA SPORTIVE ». — 1) Voici l'adresse du siège du Nîmes Olympique : Café du Midi, boulevard Gambetta, Nîmes (Gard). — 2) Patrick El Mabrouk est né le 30 octobre 1926 à Alger. — 3) Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

Un fidèle lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — 1) Matteoli, Blanchet, Piel, Dupont, Le Nizhery, Rioland, Carrara, Landrieux, Adam, Coste sont les principaux poursuiteurs français. — 2) Roger Desbats et Maurice Bertrand courent sur cycles Roger Lapébie. — 3) Voici la formation des équipes de France et du Sud-Est dans le Tour de France 1947 : Equipe de France : Bobet, Caput, Fachleitner, Huguet, Idée, Massal, Piot, Lucien Teisseire, Thiétard, Vietto. Equipe du Sud-Est : Bonnet, Chibane, Fautrier, Bernard Gauthier, Giguet, Gnazzo, Apo Lazaridès, Paul Neri, Pernac, Rémy.

Un lecteur de Nantes. — Nous avons transmis votre courrier.

Deux petites Bretonnes de St-Aubin admiratrices de Malléjac. — 1) Jean Malléjac est un bon coureur régional, mais jusqu'à présent il ne s'est pas encore complètement imposé sur le plan national. Il est surtout renommé comme rouleur. — 2) On ne peut pas encore dire si Malléjac sera retenu pour le Tour de France 1952, tout dépendra de ses performances sur route, durant la saison 1952. — 3) Malléjac courait en 1951 pour la maison de cycles Stella.

Un lecteur « un peu curieux ». — 1) Nous ne pensons pas que Louison Bobet soit gaucher. — 2) Non, Geminiani a toujours habité Clermont-Ferrand. — 3) Nous ne pouvons répondre aux questions concernant la vie privée des coureurs.

Un lecteur de Vieilleville dans la Creuse. — Nous avons transmis votre courrier.

Un lecteur de Breay. — Adressez-vous à notre service des ventes. 100, rue Richelieu, Paris.

Un lecteur de Brecey. — Adressez-vous à notre service des ventes, 100, rue Richelieu. Les numéros de 1946 coûtent 70 frs; ceux de 1947, 60 frs; ceux de 1948, 50 frs; ceux de 1949, 40 francs.

Un admirateur du Stade Français au Luxembourg. — 1) La meilleure recrue du Stade à l'heure actuelle est le Rennais Guérin (demi centre). — 2) Le Stade a gardé : Colonna, Drouet, Gaulon, Brezniak, Jonsson, Baucaumont, et récupéré Favre (prêté à Sète) et Dombeck (prêté à Amiens). — 3) Voici une équipe type du Stade Français : Goal : Colonna; arrières : Arens et Drouet; demis : Gaulon, Guérin, Brezniak; avants : Jonsson, Vandooren, Prunelle, Gallard ou Dombeck, et Favre.

Une sportive de Perpignan. — 1) Nous avons fait suivre votre lettre. — 2) Louison Bobet n'a pas couru le Grand Prix des Nations, car il se sentait fatigué après une saison particulièrement chargée. — 3) Lucien Teisseire a fait une chute assez grave dans le Circuit de l'Indre. Son état est maintenant satisfaisant.

AVIATION Magazine

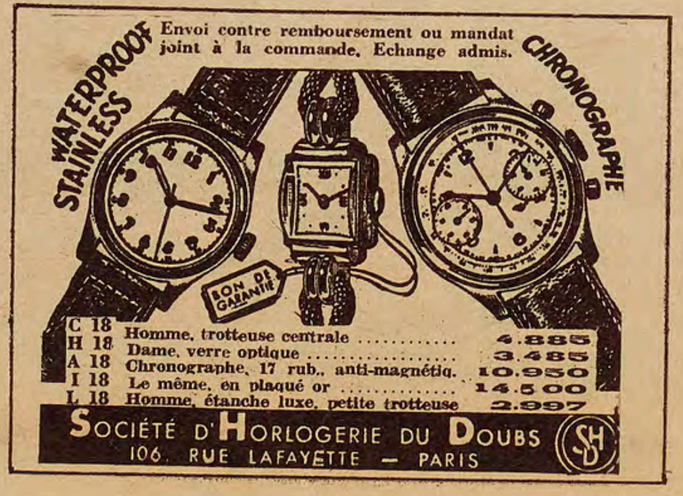
Vous présente dans son numéro du 1er janvier 1952 UN ARTICLE EXCLUSIF de

PAUL-EMILE VICTOR

LA CAMPAGNE AERONAUTIQUE 1948-1951 AU GROENLAND

Et toute l'actualité aéronautique dans le monde

En vente partout. 36 pages sous couverture 4 couleurs. 124, rue Réaumur, Paris-2e. Gut. 75-20.



Envoi contre remboursement ou mandat joint à la commande. Echange admis.

C 18	Homme, trotteuse centrale	4.885
H 18	Dame, verre optique	3.485
A 18	Chronographe, 17 rub., anti-magnétiq.	10.950
I 18	Le même, en plaqué or	14.500
L 18	Homme, étanche luxe, petite trotteuse	2.997

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE — PARIS

LILLOIS ET GIRONDINS AUX PRISES SOUS LE CRACHIN DU NORD

LILLE-GIRONDINS (2-2). Sur corner en faveur des Bordelais, Kargu a repris le ballon de la tête avant que Val n'ait pu intervenir. Dubreucq (à dr.) avait été lobé. Prévost (à g.) surveille l'action mais n'aura pas à intervenir car la balle sortira. Au centre, seul, le Girondin Lukac qui obtint le second but de son équipe. (Photo de notre envoyé spécial A. Iorwitz.)

LA " FRANCE B " A PRIS LE MEILLEUR SUR LES " COMBINED SERVICES "

FRANCE B-COMBINED SERV[illegible]**S** (14-3), au Stade Buffalo. Six nouveaux internationaux ont gagné leurs galons au cours de ce match intéressant. Le 2e ligne anglais Wikins (en blanc) joue la balle au pied, malgré l'o[illegible]osition du Français Ruste (au centre), tandis qu'à gauche, Susbielle se prépare à arrêter le ballon au passage. Derrière Susbielle : Favier accourt.